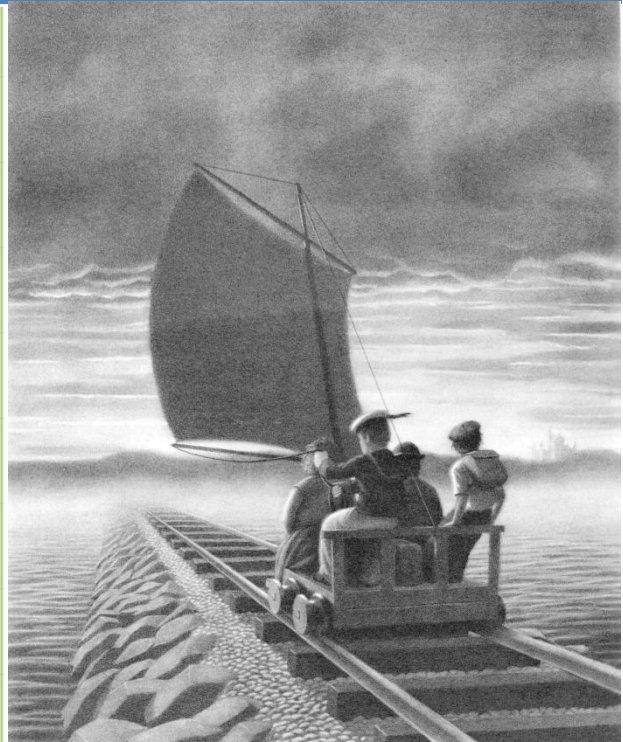




Cours de français

Parcours 1 : la littérature fantastique



Autre lieu, autre temps. S'il y avait une réponse, c'est là qu'il la trouverait.

Harris Burdick

Introduction



Mon objectif, dans cette séquence, sera de vous faire pénétrer dans l'univers très particulier du fantastique. Pour ce faire, vous découvrirez des textes et des auteurs remarquables. Et non... je n'exagère pas, l'utilisation de la dithyrambe n'est pas dans mes habitudes ! Bref, j'aimerais vous faire découvrir cette littérature « différente » et surtout j'apprécierais que vous preniez du plaisir pendant les cours de français !

Pour arriver à mes fins, j'utiliserai principalement des récits brefs : des nouvelles.

Qu'est-ce qu'une nouvelle ?¹

Définition

La nouvelle est un récit, généralement bref, de construction dramatique, et présentant des personnages peu nombreux. D'une écriture concise et vivace, elle doit frapper son lecteur par son efficacité et créer une tension que seule la chute (fin) va dénouer.

Il arrive que des nouvelles soient publiées isolément, mais elles sont généralement intégrées dans un recueil.

Caractéristiques

1. La nouvelle est un récit qui se différencie généralement du roman par sa brièveté. Mais il existe des nouvelles longues et des romans courts !
2. Contrairement au roman qui relate souvent un ensemble complexe et touffu d'éléments (intrigues, actions, ...), la nouvelle est un récit dont l'intrigue simple se fonde sur un sujet restreint: une aventure, une péripétie, un moment de la vie d'un personnage, ...
3. Le nombre des personnages et les éléments de leur caractérisation sont réduits.
4. Contrairement au roman qui met en place une atmosphère, une situation, l'entrée en matière de la nouvelle est souvent immédiate.

¹ Français 4^e, Repérages, Van In, Bruxelles, 2006

Le fantastique...une littérature de « supermarché » ?

Lis cet extrait d'un document pédagogique.

Il n'est pas si loin le temps où les genres fantastique, science-fiction ou policier étaient considérés comme des sous-genres, appartenant à la "paralittérature". Heureusement, ce temps est révolu! Ces catégories ont enfin trouvé leur place dans la littérature, grâce à leurs qualités d'écriture et d'imagination. Mais, de cette époque d'ostracisme, fantastique et science-fiction restent des catégories un peu à part: ils demeurent l'apanage d'un lectorat plus particulier.

. Comment comprends-tu ces propos?

Littérature²

On entend par littérature l'ensemble des œuvres écrites dans la mesure où elles portent la marque d'une préoccupation esthétique reconnue par la société et les institutions culturelles. Elle fait appel à la fiction et se différencie du texte fonctionnel.

Chaque écrivain se distingue par son style (thèmes de prédilection, tonalité, langue, originalité). La littérature devient engagée quand l'écrivain prend parti et la met au service de l'idéologie et de la cause qu'il sert.

Paralittérature

La paralittérature regroupe l'ensemble des productions textuelles mais que la société ne considère pas comme de la littérature légitimée et institutionnalisée. C'est une littérature de l'action où les événements sont privilégiés. Ses appellations, souvent méprisantes, sont nombreuses (littérature de gare, littérature alimentaire, littérature d'évasion,...).

Production méprisée ou ignorée selon les époques, la paralittérature est souvent enviée car elle touche un lectorat très large, et est de ce fait majoritaire de par la nature même de sa diffusion (livres de poche dans les supermarchés, dans les kiosques). Elle est devenue l'une des composantes essentielles de la culture de masse.

Les genres de base de la paralittérature contemporaine sont le roman sentimental, le roman-photo, les best sellers...

Certains genres parfois encore mal considérés sont en voie de légitimation: le fantastique, le policier, la science fiction, ...

^{2 2} Français 4^e, Repérages, Van In, Bruxelles, 2006

Bain de textes



Texte 1 : Le Tableau, de Jean Ray

Je veux parler de Gryde, l'usurier. Cinq mille hommes lui durent de l'argent ; il fut la cause de cent douze suicides, de neuf crimes sensationnels, d'innombrables faillites, ruines et débâcles financières. Cent mille malédictions l'ont accablé et l'ont fait rire ; la cent mille et unième l'a tué, et tué de la manière la plus étrange, la plus affreuse que cauchemar pût enfanter.

* * *

Je lui devais deux cents livres ; il me faisait payer mensuellement des intérêts meurtriers ; en plus, il fit de moi son ami intime... C'était sa manière de m'être le plus désagréable, car j'ai supporté toutes ses méchancetés. J'ai dû faire chorus aux rires qu'il lâchait devant les larmes, les prières et la mort de ses victimes saignées à blanc. Il passait la douleur et le sang au journal et au grand-livre, parmi le flot montant de son argent. Aujourd'hui, je ne m'en plains plus, car cela m'a permis d'assister à son agonie. Et je souhaite la pareille à tous ses confrères.

* * *

Un matin, je le trouvai dans son cabinet, en face d'un jeune homme, très pâle et très beau. Le jeune homme parlait :

- Je ne puis pas vous payer, Monsieur Gryde, mais, je vous en prie, ne m'exécutez pas. Prenez cette toile ; c'est mon oeuvre unique. Unique, entendez-vous ? Cent fois, je l'ai recommencée ... Elle est toute ma vie. Même à ce jour, elle n'est pas complètement finie : il y manque quelque chose, je ne sais pas trop quoi mais, plus tard, je trouverai et je l'achèverai. Prenez-la pour cette dette qui me tue, et ... qui tue maman. Gryde ricanait ; m'ayant aperçu, il me fit signe de regarder un tableau de moyenne grandeur appuyé à la bibliothèque. J'eus un mouvement de stupeur et d'admiration : jamais, je n'avais rien vu de si beau. C'était une grande figure d'homme nu, d'une beauté de dieu, sortant d'un lointain vague et nuageux, un lointain d'orage, de nuit et de flammes.

- Je ne sais pas encore comment je l'appellerai, dit l'artiste d'une voix douloureuse. Voyezvous, cette figure-là, j'en rêve depuis que je suis enfant ; elle vient d'un songe comme des mélodies sont venues du ciel au chevet de Mozart et de Haydn.

- Vous me devez trois cents livres, Monsieur Warton, dit Gryde. L'adolescent joignit les mains.

- Et mon tableau, Monsieur Gryde ? Il vaut le double, le triple, le décuple !

- Dans cent ans, répondit Gryde. Je ne vivrai plus aussi longtemps.

Je crus pourtant remarquer dans son regard une lueur vacillante, qui changeait cette clarté fixe de l'acier que j'y eus vue. Admiration ou espoir d'un gain futur insensé ? Alors Gryde parla.

- J'ai pitié de vous, dit-il, car j'ai dans l'âme un faible pour les artistes. Je vous prends ce tableau pour cent livres.

L'artiste voulut parler ; l'usurier l'en empêcha.

- Vous me devez trois cents livres, payables par mensualités de dix. Je vais signer un reçu pour les dix mois à venir ... Tâchez d'être exact à l'échéance du onzième mois, Monsieur Warton !

L'artiste s'était voilé la face de ses belles mains.

- Dix mois ! C'est dix mois de repos, de tranquillité pour maman. Elle est si nerveuse et chétive, Monsieur Gryde, et puis je pourrai travailler pendant ces dix mois...

Il prit le reçu.

- Mais, dit Gryde, de votre propre aveu, il manque quelque chose au tableau. Vous me devez le parachèvement et le titre d'ici dix mois.

L'artiste promit, et le tableau prit place au mur, au-dessus du bureau de Gryde.

* * *

Onze mois s'écoulèrent, Warton ne put payer sa mensualité de dix livres.

Il pria, supplia, rien n'y fit ; Gryde ordonna la vente des biens du malheureux. Quand vinrent les huissiers, ils trouvèrent la maman et le fils dormant de l'éternel sommeil dans l'haleine terrible d'un réchaud de charbon ardents.

Il y avait une lettre pour Gryde sur la table.

« Je vous ai promis le titre de mon tableau, y disait l'artiste, appelez-le Vengeance. Quant à l'achèvement, je tiendrai parole. »

Gryde en fut fort peu satisfait.

- D'abord ce titre ne convient pas, disait-il, et puis comment pourrait-il l'achever à présent ?

Il venait de lancer un défi à l'Enfer.

* * *

Un matin, je trouvai Gryde extraordinairement énervé.

- Regardez le tableau, me cria-t-il dès mon entrée. Vous n'y voyez rien ? Je n'y trouvai rien de changé.

Ma déclaration sembla lui faire grand plaisir.

- Figurez-vous.... dit-il.

Il passa la main sur son front, où je vis perler la sueur, et continua presque aussitôt :

- C'était hier, après minuit, j'étais déjà couché, quand je me souvins que j'avais laissé des papiers assez importants sur mon bureau. Je me levai aussitôt pour réparer cet oubli. Je trouvai fort bien le chemin dans l'obscurité, dans cette maison dont chaque coin m'est familier, et je pénétraï dans mon cabinet sans allumer la lumière. Du reste, la lune éclairait très nettement la pièce. Comme je me penchais sur mes paperasses, quelque chose bougea entre la fenêtre et moi ... Regardez le tableau ! Regardez le tableau ! hurla tout à coup Gryde. C'est une hallucination, sans doute. Je n'y suis pourtant pas sujet ... Il me semble avoir vu bouger à nouveau la figure. Eh bien ! Cette nuit, j'ai cru voir - non, j'ai vu - le bras de l'homme sortir de la toile pour me saisir !

- Vous êtes fou, dis-je brusquement.

- Je le voudrais bien, s'écria Gryde, car si c'était vrai...

- Eh bien ! laccérez la toile si vous croyez à cette histoire !

La figure de Gryde s'éclaira.

- Je n'y avais pas pensé, dit-il. C'était trop simple...

D'un tiroir, il sortit un long poignard au manche finement ciselé. Mais, comme il s'apprêtait à détruire le tableau, il se ravisa soudain.

- Non, dit-il. Pourquoi gaspiller cent livres pour un méchant rêve ? C'est vous qui êtes fou, mon jeune ami. Et, rageur, il jeta l'arme sur son bureau.

* * *

Ce n'était plus le même Gryde que je trouvai le lendemain, mais un vieillard aux yeux déments, grelottant d'une frayeur affreuse.

- Non, hurla-t-il, je ne suis pas fou, imbécile, j'ai vu vrai ! Je me suis levé cette nuit. J'ai voulu voir si j'avais rêvé. Eh bien ! eh bien ! ... il est sorti du tableau, rugit Gryde en se tordant les mains, et ... et ... mais regardez donc la toile, triple idiot, il m'a pris le poignard ! J'ai mis la tête dans les mains ; j'ai cru devenir fou comme Gryde. Ma logique s'est révoltée. La figure du tableau tenait dans sa main un poignard qu'elle n'avait pas hier, et je reconnus aux ciselures artistiques, que c'était le poignard que Gryde avait jeté la veille sur son bureau !

* * *

J'ai conjuré Gryde de détruire la toile. Mais l'avarice a encore combattu victorieusement la frayeur.

Il ne voulait pas croire que Warton allait tenir parole !

* * *

Gryde est mort.

On l'a trouvé dans son fauteuil, exsangue, la gorge béante. L'acier meurtrier avait entamé jusqu'au cuir du siège.

J'ai jeté un regard terrifié sur le tableau : la lame du poignard était rouge jusqu'à la garde.

Le tableau. Jean RAY, in Les contes du whisky, 1947

Texte 2 : Non lieu, de Thomas Owen

La rue est déserte. Je longe le mur noir de la Banque d'Etat dont les fenêtres sont garnies de solides barreaux. Les bureaux sont fermes depuis longtemps. Dans l'énorme bâtiment silencieux, continuent à vivre seulement les horloges électriques et les veilleurs de nuit qui s'apprêtent à casser la croûte.

Je marche dans la rue déserte et une angoisse intolérable me met sa main glacée sur la peau du dos, à l'endroit où jouent les omoplates. Que suis-je donc venu faire en cet endroit perdu où la vie cesse à l'heure de fermeture des bureaux? Je me dis ceci bien clairement pour prendre mon avis :

- Si je ne me retourne pas, je ne serai pas tranquille. Je continuerai à sentir cet avertissement glacé au creux des omoplates et je ne cesserai d'avoir envie de me retourner... Mais si je me retourne, je lui donnerai l'impression d'avoir remarqué qu'il me suit, et peut-être croira-t-il que j'ai peur...

Mes chaussures aux talons ferrés font un tout petit bruit rassurant et martial sur le trottoir.

- Ai-je peur ? ... non, je suis agacé, tendu, terriblement réceptif. Vais-je me retourner ? Oui. D'ici quelques secondes. Mais je veux jouir encore un peu de cette curieuse volupté de créer l'image de celui qui me suit, qui m'emboîte le pas quasiment et qui, depuis bientôt dix minutes, s'acharne sur ma trace, fidèlement, comme une ombre, malgré mes détours. Il est indubitable que cette poursuite n'est pas le fait d'une simple coïncidence. Même si l'itinéraire fantaisiste que j'ai pris au hasard correspondait exactement au sien, il ne fait pas de doute que, dégouté de se voir toujours précédé, il aurait fini par changer de route ou m'aurait plus simplement dépassé après avoir hâté le pas. Or, il ne m'a pas dépassé. Même lorsque j'ai ralenti dans ce dessein, il a véritablement réglé sa marche sur la mienne.

Je m'arrête brusquement... Rien. Le silence. Un bruit lointain de tram dans la ville vivante dont je parais tout à coup si éloigné.

Je me retourne d'un seul coup, comme lorsqu'on fait face à un danger soudain dont on a senti le souffle mauvais dans la nuque... Rien. Personne ... Il n'y a personne...

Or, une seconde plus tôt, je sentais avec une netteté terrible que j'étais suivi. Bien mieux, je l'entendais.

Mon ouïe ne me trompe jamais.

Je ne puis m'empêcher de trouver cela fort drôle et le mot « cocasse » me vient aux lèvres. C'est le mot poli qu'on emploie pour exprimer à la fois sa stupeur et son incrédulité. Cela ne me libère pas cependant de mon agacement. Bien pis. Un malaise s'empare de moi, comme une buée froide qui monterait du sol et m'étreindrait les jambes, puis les cuisses et le ventre, avec des mains humides et innombrables. Ce n'est pas cocasse du tout. C'est autre chose ...

Je me remets en marche, plus nerveux, et je tends l'oreille. Derrière moi, le pas repart...

Cette fois, je l'avoue, j'ai peur. Je rentre la tête dans les épaules, je me fais tout petit. J'ai l'impression horrible et nette qu'un couteau va venir de très loin, à toute vitesse, se faire une gaine molle dans ma chair.

Qu'une main aux doigts pointus va mordre, à travers mes vêtements, la rondeur musclée de mon bras.

Qu'une longue aiguille — luisante ou rouillée, je ne sais --- va trouver le défaut entre deux vertèbres et fouiller ma moelle épinière.

Je fais volteface, les poings en avant, menaçant et ridicule. Rien... Toujours rien... Mais le pas avance encore deux fois, comme si distrait et pris à l'improviste, il n'avait pu s'arrêter à temps.

Or, il n'y a rien. Je ne vois rien. Il n'y a donc rien à voir. Je suis cependant suivi. Mais par quoi? Je crie :

- Qu'est-ce que c'est ?

Mais ma voix est imperceptible. Je croyais qu'elle allait emplir toute la rue de sa clameur. Elle franchit à peine mes lèvres pour y mourir.

Je marche alors résolument dans la direction d'où je viens. Mais je ralentis malgré moi mon allure. Je me sens moins fort, moins décidé, réellement inquiet. Je suis seul le long des façades grises et aveugles. Si quelque passant anonyme apparaissait, si quelque curieux se penchait sa fenêtre, je me sentirais réconforté. Personnel hélas... Ma solitude m'attriste étrangement et m'incite à la prudence...

- C'est ridicule ! crie en moi la voix de la raison.

- C'est téméraire ! crie une voix qui, à la réflexion, se révèle être aussi celle de la raison.

Je m'arrête incertain et troublé. Mon regard se brouille. Je me domine avec effort. Je regarde droit devant moi. À dix mètres. À cinq mètres à deux mètres. Rien. Le jour décroît. Il fait gras par terre, un peu boueux. Mes chaussures sont maculées. Je scrute en vain le sol autour de moi dans le fol espoir d'y découvrir peut-être la trace des pieds nus de l'homme invisible. Je pense à Wells et je frissonne. Quelle énorme façade, noire comme le flanc d'un transatlantique ! Un pigeon gris volète sous la corniche comme une mouette. Je soupire :

- Je suis loin...

C'est la réflexion qu'il m'arrive de ne faire à moi-même pour témoigner de mon indulgente stupeur devant ma sottise

∞

Il y a un gamin accroupi à mes pieds, sorti je ne sais d'où et qui parle.

- Vous avez perdu quelque chose, monsieur ?

Tiré de ma rêverie, je le dévisage. Alors, je me vois accroupi aussi, face à ce petit pauvre miteux, cherchant avec lui une trace sur le trottoir.

Or, je suis debout, j'en suis certain. A hauteur de mon regard, il y a une crotte d'oiseau sur la tablette de la fenêtre en face de moi. Je pense :

- Qu'est-ce que je fais là? On dirait que je joue aux billes...

- Vous avez perdu quelque chose ? insiste le gamin d'un ton insolent.

Je réponds alors, sans me baisser :

- Je ne cherche rien, va-t'en.

Effrayé d'entendre cette voix venant d'en-haut alors qu'il s'adressait à un homme accroupi, le gosse des rues lève vers moi son visage misérable flétri. Il ne voit rien. J'en suis convaincu. Mes yeux ont rencontré les siens et il n'a rien vu.

Alors il se dresse, effrayé, comme sous l'action d'un invisible ressort. Il dit : « oh !... la, la ... » et s'enfuit épouvanté, à toute vitesse, en agitant les manches trop longues de son veston d'adulte. Il disparaît en quelques secondes, absorbé par la buée qui monte des pavés.

Je regarde alors l'homme accroupi qui scrute le trottoir et qui n'est autre que moi-même. Suis-je vieux déjà ! ... Mes cheveux gris, mal coupés, souillent le col de mon manteau noir. Je me vois tourner légèrement la tête et je reconnais à la tempe droite cette veine sinueuse et durcie qui me cause tant de souci. Aucun doute n'est possible. Je m'interpelle d'un ton cordial :

- Eh bien ! mon vieux, que fais-tu donc là ?

Alors, personne ne me croira jamais, la réponse de l'homme accroupi s'impose à moi, s'exprime par ma voix sans que je comprenne comment ni pourquoi, et je réponds à la question, moi debout, par ma propre bouche :

- Je ne fais rien... je cherche...

Une panique folle s'empare de moi, à cause de moi.

A toutes jambes sans me retourner, je fuis éperdu, soucieux d'échapper au tête-à-tête hallucinant, à la solitude pesante de cette rue morte, à ces murs gris, trop hauts, où la nuit s'est faite à présent.

Je débouche, échevelé et court d'haleine, dans une artère plus fréquentée, où la foule flâne, encore devant les boutiques brillamment éclairées. Je règle difficilement mon allure sur celle des passants pacifiques. Je suis dévoré du besoin de me remettre à courir, de me faufiler entre les groupes, de me terrer dans les encoignures des portes pour reprendre souffle comme un « traqué ».

Aussi, est-ce agité d'un épuisant frémissement intérieur que j'échoue finalement en mon logis.

Une fois dans ma chambre, bien enfermé, volets clos, je reprends peu à peu mes esprits. Je pense bien que je dominerai la crise. J'ai toujours peur de tomber du haut mal membres tordus et bouche écumante depuis que j'ai eu dans mon lit, un jour, une maîtresse épileptique. Le spectacle seul d'une de ces scènes atroces, où la bête humaine se défend contre elle-même, suffit, dit-on, à transmettre le mal aux êtres impressionnables.

Je chasse

de mon esprit ces images terrifiantes qui me poursuivent depuis des années et, assis sur mon lit, le buste en avant, je médite.

- Je me surmène ... C'est la fatigue. Il faudra que je me ménage...

Je me déshabille alors avec le soin jaloux que je mets à cette importante opération dont dépend la longévité de mes vêtements. Je les range minutieusement, sans un faux pli, après un bon coup de brosse. Je mets les embauchoirs dans mes chaussures, soigneusement nettoyées et bichonnées. Je ne sortirai plus ce soir. Je prends un cachet bleu, de ma fabrication dans un grand verre d'eau du robinet et, conscient du devoir accompli, je m'endors bientôt comme chloroformé.

∞

La pendulette Empire, sur la cheminée, a fait entendre onze petits coups grêles. Je viens de les compter dans un demi-sommeil frileux. Tiens ! Ma lampe de chevet est allumée. Je croyais cependant l'avoir éteinte avant de m'endormir. J'aurai rêvé que je le faisais.

- Dieu ! Qu'il fait froid.... Parbleu. La fenêtre est grande ouverte... Comment est-ce possible ?

Un brouillard emplit ma chambre, transparent et laiteux, qui met à peine un voile sur les choses... quel parfum bizarre et triste. On dirait l'odeur du buis. Je suis glacé. Je veux fermer ma chemise de nuit que je laisse toujours échancrée sur ma poitrine, par un souci ancien de coquetterie. Je me palpe, étonné. Je suis habillé. Je suis complètement habillé. Sous mes doigts surpris, je sens le col, la cravate, la chemise, le veston. Je repousse mes draps d'une seule détente des jambes. Voici mon pantalon, mes chaussures... Je saute à bas de mon lit." Je vais à la fenêtre et je la ferme...

Je regarde machinalement mes pieds. Stupeur ! Mes chaussures sont maculées de boue fraîche. Je croyais cependant les avoir nettoyées tout à l'heure avant de me mettre au lit. J'ai dû les poser là, dans la petite armoire, je m'en souviens parfaitement à présent. Je perds la tête... J'ouvre portes et tiroirs. Mes chaussures propres d'hier ont disparu. Cependant, sous le meuble où je la range toujours, je retrouve la petite caisse jaune avec mes brosses, mon cirage, mes chiffons de flanelle... Ma main tremble. Pas de doute. J'ouvre la nouvelle boîte de crème. Elle est bien telle que je l'ai laissée il y a quelques heures, à peine entamée...

Les suppositions les plus fantaisistes montent à l'assaut de mon esprit. Il y en a de joviales qui me donnent des bourrades amicales dans le dos et cherchent à me rassurer. « Trop d'Amontillado, disent-elles. Trop d'Amontillado, docteur... » D'autres sont brutales et me traitent sans ménagement. J'entends leurs voix méprisantes me déclarer sèchement comme une condamnation : « Folie ! ... Rançon des stupéfiants... » D'autres encore, qui m'épouvantent plus, insidieuses et perfides, et qui montent comme de minces serpents verts et bruns autour d'une tige moins grosse qu'eux et qu'ils réussissent, dans leur lente ascension, à ne pas ébranler. « Tout cela est très naturel. L'anormal... ? Mais tout est anormal. Tout est relatif... Regardez donc le pronom... Le pronom... ? »

Je me secoue. Que s'est-il donc passé ? Ai-je rêvé sous l'effet du cachet bleu ? Impossible. Tout me prouve le contraire. Suis-je alors sorti au cours de mon sommeil ? Cela paraît bien peu probable. Ma porte est fermée. Rien ne semble en désordre. Un inconscient, un somnambule ne sort pas de chez lui, ne descend pas dans la rue (j'y ai été cependant puisque mes souliers sont boueux) sans laisser quelque trace de son escapade, sans rencontrer quelqu'un dans l'escalier, sans alerter la concierge et surtout sans se réveiller en cours de route, au bord d'un canal ou d'une corniche. L'eau noire ou le vide. L'avertissement ultime de l'Ange gardien qui vous retient à temps.

Et la fenêtre ? Serais-je descendu par là à mon insu ? J'habite au troisième étage. J'ouvre la croisée et me penche dans le vide. Jamais personne ne songerait à s'aventurer par là. La façade est à pic, sans un motif décoratif, sans un balcon, sans une avancée de pierre.

- Est-ce que... ?

Mais je ne veux pas songer à cela.

Cependant, comme une scène qui se précise dans les ténèbres de mon souvenir, je revois cet homme qui est moi-même, à croupetons devant un gamin loqueteux au visage de misère.

∞

Le docteur Hortobagy s'arrêta d'écrire et soupira longuement.

Il piqueta du bout de sa plume son sous-main de buvard vert aux coins de cuir, où il avait tracé machinalement d'étonnantes silhouettes d'oiseaux cornus, de chevaux ailés, de bonshommes au visage orné de becs ou de nez en forme de cor de chasse. Il referma lentement le cahier relié de toile grise où il

venait de consigner, de sa belle écriture régulière, l'extraordinaire et troublante aventure qu'il avait vécue réellement et qu'il aurait préféré certes n'avoir que rêvée.

Tout cela était bien étrange. Aussi demeura-t-il longtemps assis à sa table de travail, en face du monumental encrier de bronze ciselé représentant le roi Venceslas II sur son cheval de bataille.

Il songeait dans le vague, sans pouvoir accrocher sa pensée à quelque chose de bien précis, sans avoir le courage de se forcer à réfléchir, de chercher une explication valable, de prendre une décision.

Il s'efforçait de recréer en lui-même tous les détails de son aventure, pour voir s'il n'en avait omis aucun.

Mais son esprit s'égarait peu à peu, s'amusait de choses futiles, partait à la poursuite de quelque niaiserie sans rapport aucun avec le fait qui l'intéressait. Des associations de pensées se nouaient arbitrairement, entraînant sa pensée dans un dédale d'images qui, formaient peu à peu une chaîne, sans fin dont il se trouvait bientôt étroitement prisonnier.

Il voyait le trottoir gras, la rue boueuse. Puis une place immense, dallée de marbre blanc, sans une souillure. Et soudain, venues de partout, des traces de pas sur cette blancheur immaculée. De larges semelles, des talons minuscules, des empreintes enfantines, des glissades, des marques animales aussi, de corne fourchue ou de pieds palmés.

Puis, tout disparaissait. C'était une pierre maintenant sur le trottoir, qui grandissait devant lui, isolée des autres, détachée du bloc qu'elle formaient entre elles avec la rue, la ville, le filet inextricable des routes à travers le monde. Cette pierre noire, ce petit pavé, baignait dans une eau noirâtre mais s'adaptait assez exactement au trou où elle se trouvait blottie. C'était une « pierre à surprise » comme il disait étant enfant. Une de ces pierres qui bougent tout à coup quand on marche dessus, qui s'enfoncent un peu, juste assez pour faire gicler l'eau boueuse où elles se complaisent. Même lorsqu'il fait sec, il y a de ces pierres traîtresses qui ont conservé le secret de souiller les bas, les chaussures et le pantalon.

L'évocation de trottoir sec faisait naître en lui l'idée joyeuse d'une rue ensoleillée, blanche de lumière crue, avec un ciel hors de portée. Rien qu'en pensant au soleil, le docteur Hortobagy se voyait devenir tout gamin, à genoux nus, « brûlant » à l'aide d'une loupe à manche d'ébène, des trous noirs dans un vieux journal. Ces trous que creusait, avec une petite fumée brève, le rayon lumineux mince et concentré, il les faisait de préférence à l'endroit des yeux des hommes célèbres dont les traits avaient l'honneur d'être reproduits en première page des quotidiens.

Tout cela l'entraînait bien loin de son aventure, de son réveil tout habillé, de sa rencontre avec lui-même. Il ne comprenait rien, son imagination passive ne l'aidait pas, il n'arrivait pas à fixer le détail capable d'éclairer son angoisse. Et cependant, il ne doutait plus de l'urgente nécessité d'y voir clair. Il souffrait réellement de fouiller ainsi un trou sans profondeur.

Son poing, à plusieurs reprises, martela la table avec une rage impuissante. Le roi Venceslas II tressaillit sur son cheval de bronze et le couvercle du petit bloc de cristal réservé à l'encre bleue se rabattit en faisant « plac... ».

Le docteur Hortobagy s'était fait mal. Il tira de sa douleur un motif de se réjouir. Ce contact avec la réalité le libérait un peu d'une indéfinissable oppression. Il se carra dans son fauteuil, la tête contre le haut dossier de tapisserie, les mains sur les accoudoirs. En face de lui, une grande glace encadrée d'une moulure vieil or, réfléchissait le mur auquel il tournait le dos.

- Ce mur est vraiment trop nu et la glace trop haut placée, pensa-t-il.

Il s'apprêta à allumer un pâle et gros cigare de Macédoine. Au moment où il allait craquer une allumette, une ombre imprécise passa dans le miroir. C'était comme une buée légère, comme le reflet d'une fumée, comme une haleine.

Le docteur se pencha en avant, subitement fasciné. Mais il se laissa bientôt retomber contre le dossier.

- C'est ridicule, pensa-t-il. Rien n'est passé devant ce miroir puisque rien n'est passé devant moi.

Puis il songea soudain, écrasé par une crainte confuse.

-- Mais derrière moi ? Si cela se trouvait à présent derrière mon fauteuil, à m'épier lâchement, tapi dans l'ombre... ?

Alors, à nouveau, une odeur de buis se mit à suinter des choses.

∞

Le docteur fut debout d'un bond, repoussant son siège. Il avait perdu le contrôle de ses nerfs trop longtemps torturés. Il étouffait. Une atmosphère irréelle se soudait aux moindres objets autour de lui,

envahissante comme une eau lente qui ne cesse de monter. Dans quelques minutes, il se verrait paralysé, enlisé, noyé. Il ne pourrait plus esquiver le moindre geste de défense, ni même libérer son angoisse atroce en hurlant la mort.

Il demeurait immobile, tendu, attentif au moindre craquement, tous les sens en éveil. Dans la grande glace en face de lui, il aperçut son visage angoissé, prit peur et ferma les yeux précipitamment. Il demeura assis un long moment, se mordant les lèvres. Son cœur battait dans sa poitrine comme un pavé au bout d'une corde, dans un tonneau.

Il contourna son fauteuil, à reculons, et vint s'adosser au mur derrière lui, de façon à se tenir bien en face de la glace, où il avait cru voir passer une ombre. Il soupira alors, soulagé. Rien ne pourrait se mouvoir à son insu derrière lui. Si quelque chose devait se produire – et cela ne tarderait guère, il le sentait – ce serait au moins dans le champ de son rayon visuel.

Arcbouté, prêt à bondir, les poings serrés, la bouche contractée, il attendit dans le silence effrayant de la nuit où il se sentait isolé du reste des vivants.

Saul, dans l'ombre, résonnait, aigrelet, le tictac de la pendulette. C'est toujours aux heures d'angoisse, d'insomnie ou de douleur, que l'on surprend le mieux ce bruit monotone et lancinant. La nuit surtout. Arrêtez-vous la nuit près d'une horloge, dans le noir, si vous l'osez. Retenez votre souffle. Écoutez. Elle respire.

∞

Le docteur Hortobagy se mit à trembler sans pouvoir se dominer. Il se sentait oppressé. Ses dents, dans sa bouche amère, s'entrechoquèrent mécaniquement. Les yeux rivés à l'image qui venait d'apparaître dans le miroir, il souffrit physiquement de peur.

Dans la glace se précisait peu à peu une tête d'homme vue de profil, qui souriait. Et ce profil était le sien. Il secoua la tête nerveusement, à s'en faire mal convaincu cependant de bien regarder le miroir en face et surtout - ah ! Ça oui ! Surtout de ne pas sourire. Malgré ses mouvements, l'image en face de lui restait immobile, un pli ironique et dédaigneux aux lèvres.

Le docteur agita les bras, mit ses mains à hauteur de ses tempes, grimaça. Peine perdue ! Il n'arrivait pas à troubler l'effroyable sérénité du profil souriant. Rien d'autre que ce demi-visage n'apparaissait, dans l'encadrement doré. La glace ne réfléchissait plus les choses réelles.

Ce fut comme si sa peau se retournait, d'un seul coup. Il cria, d'une voix rauque et désespérée. Puis s'élança, saisit sur sa table de travail le lourd encrier de bronze où chevauchait le roi Venceslas et le jeta violemment dans le miroir.

Il y eut un bruit terrible de verre brisé et la glace vola en éclat. Chose étrange, qui le glaça de peur, un long gémissement retentit, plaintif et suppliant qui éveilla en ses entrailles un douloureux écho.

La table de travail était couverte, de débris. Sur le sol, le roi Venceslas, désarçonné, gisait, sa lance tordue. Tout cela était donc bien vrai. Son geste l'avait restitué à la réalité. Il ferma les yeux quelques secondes, soulagé, respirant fort la bouche sèche!

- Le maléfice est conjuré, pensa-t-il.

Et il regarda autour de lui, comme si, venant de soutenir un combat terrible, il inspectait victorieux le champ de bataille.

Horreur... la glace était intacte dans son cadre travaillé et, cette fois, bien en face de lui, apparut son visage méconnaissable de crispation et d'épouvante.

- Hortobagy ! ... cria le docteur.

Et la bouche dans le miroir articula avec lui.

- Ouh, ... Ouh..., fit-il encore.

Et les lèvres, en face de lui, s'arrondirent comiquement.

Sur la table, des débris. Par terre, l'encrier de bronze, démantibulé.

Il y avait donc deux glaces, pensa-t-il. Deux glaces. La bonne idée...

Son rire éclata, sinistre et triomphant emplissant toute la pièce, toute la maison, toute la ville.

Il n'y avait plus qu'à attendre.

∞

Dans l'escalier, quelqu'un montait maintenant. On entendait un pas traînant, un peu veule, mais inexorable.

Le docteur Hortobagy ne se dit pas que ce pouvait être un locataire noctambule qui rentrait. Il ne pensait plus aux locataires et était sorti désormais du cercle des choses normales.

Il devina tout de suite ce que c'était.

La poignée de la porte tourna sans bruit, puis celle-ci s'ouvrit en grinçant, tout doucement, avec une lenteur voulue, désagréable, méchante, irritante.

On voulait le surprendre ou jouir de son affreuse angoisse en la prolongeant autant que possible.

La porte un instant ouverte lui permit d'entrevoir le cône rouge sombre de l'extincteur d'incendie sur le palier. Puis elle fut repoussée de l'intérieur claquua sec.

On était dans la pièce. Il y avait à présent deux poitrines qui haletaient en cadence. L'une près de l'entrée, l'autre contre le mur où le docteur, adossé et prêt à bondir, rassemblait ses dernières forces.

On se déplaçait maintenant, presque sans bruit. il pouvait suivre la direction de cette marche invisible rien qu'au bruit de cette respiration sifflante.

Et soudain, il comprit d'ou viendrait le danger. On s'était arrêté devant la panoplie exotique accrochée au mur à droite de la grande glace. Il entendit crisser le poignard malais qu'on arrachait avec peine. Il le vit bouger, comme s'il s'efforçait, par ses propres forces, de se libérer des fils de cuivre qui l'immobilisaient là depuis des années.

Le docteur s'élança. Il fallait empêcher cela, coûte que coûte, même au prix d'un abominable corps à corps...

Trop tard ... La lumière s'éteignit sans que claquât l'interrupteur comme si une mai, venait de dévisser un peu l'ampoule

- Hortobagy... Arrête ! Cria la voix du docteur.

Il y eut un bruit de chaises renversées, des monceaux de paperasses glissèrent sur le parquet, des débris de glace crissèrent sous les talons. Puis ce fut un cri aigu, inhumain, effrayant qui domina tout, se prolongea, s'amplifia, secoua toute la maison et fit se dresser, à tous les étages, dans leur lit, les locataires épouvantés et hirsutes

Dans la pièce où venait de s'achever ce drame mystérieux, plus aucun bruit. Pas un souffle de vie. Seulement le tictac de la pendulette Empire qu'on devinait un peu angoissée.

∞

L'officier de police était un gros homme moustachu qui en avait vu d'autres. Il souriait: un cadavre de plus ou de moins, n'est-ce pas ?

Le docteur Hortobagy était étendu face contre terre, les bras en croix, les doigts crispés, si minces, si crochus.

Au milieu de son dos, tendant le tissu de son veston noir, un poignard montrait un manche de bots, des îles où ricanait une face sculptée hideuse.

L'officier de police se gratta le nez et repoussa les assistants.

- Ne touchons à rien, dit-il. Ne touchons à rien.

Il préleva les empreintes de la victime. Puis ayant placé soigneusement dans un linge propre le journal manuscrit du docteur et les quelques morceaux de glace brisée, il demanda aux assistants.

- Vous permettez une minute ?

Et la main enveloppée de son mouchoir, il tira à lui le poignard sanglant qui fit « whouit » en sortant.

Puis il dit :

- J'ai fini. Vous pouvez regarder à présent.

∞

L'enquête évidemment n'aboutit à rien.

Les empreintes relevées étaient toutes celles de la victime. Même sur le poignard. Ce qui parait étonnant, cette arme n'ayant vraisemblablement jamais quitté la panoplie avant les faits.

La présence et l'origine des morceaux de glace brisée restèrent incompréhensibles pour tout le monde.

Un jour, l'officier de police, qui en avait vu d'autres et qui s'était donné la peine d'étudier de très près le journal du docteur Hortobagy, déclara après un bon diner qui l'avait rendu loquace

- Il est des domaines où la science ne peut rien, où les plus habiles déductions ne sont qu'enfantillages. J'ai rencontré plusieurs fois dans ma carrière des cas troublants de ce genre, où le criminel est plus proche de la victime qu'on ne le croit généralement... Mais dans un autre monde. Dont il vaut mieux ne pas parler...

- Que voulez-vous dire, inspecteur ? lui demanda-t-on.

Il prit son temps, lissa sa moustache, sourit discrètement.

- Ce sont alors des assassinats qui sont des suicides... ou le contraire, si vous préférez...

Mais on n'en tira rien de plus.

Non-lieu. Thomas Owen, in *La cave aux crapauds*, 1945

Texte 3 : Cycle de survie , de Richard Matheson

Cycle de survie

Et ils se tinrent au pied des tours de cristal dont les surfaces polies, tels de scintillants miroirs, réfléchissaient les rougeurs du couchant jusqu'à transformer la cité en un immense océan incarnat.

Ras glissa un bras autour de la taille de sa bien-aimée.

« Heureuse ? demanda-t-il avec tendresse.

— Oh, oui, exhalait-elle, ici, dans notre merveilleuse cité où tout le monde peut avoir accès à la paix et au bonheur, comment ne pas être heureuse ? »

Le couchant fit tomber les roses de sa bénédiction sur leur douce étreinte.

FIN

Le crépitement de la machine à écrire s'arrête. Il replie les doigts comme des fleurs qui se referment et clôt les paupières. Un véritable vin que cette prose. Un breuvage enivrant qui ruisselle sur les papilles gustatives de son esprit. J'y suis encore arrivé, songe-t-il. Bonté divine suis encore arrivé.

Il baigne dans la béatitude. Il se laisse une fois de plus entraîner dans les flots de son euphorie. Puis il refait surface, régénéré, calibre son texte, libelle l'enveloppe, y insère le manuscrit, pèse le tout, appose les timbres et colle le rabat. Encore une brève plongée dans les eaux du délice, et en route pour la boîte aux lettres.

Il est presque midi lorsque Richard Allen Shaggley descend en boitillant la rue silencieuse dans son pardessus râpé. Il se dépêche de peur de manquer la levée. *Ras et la cité de cristal* est un texte trop réussi pour attendre seulement un jour. Il faut que le rédacteur en chef l'ait sur-le-champ. C'est une vente assurée.

Contournant le trou géant parsemé de tuyaux (*Quand finira-t-on de réparer cet égout en miettes, bon sang ?*), il clopine en toute hâte, les doigts crispés sur l'enveloppe, le coeur vibrant.

Midi. Il arrive à la boîte aux lettres et jette des regards anxieux autour de lui en quête du facteur. Celui-ci n'est pas en vue. Un soupir de soulagement s'échappe de ses lèvres. Le visage illuminé, Richard Allen Shaggley écoute le petit bruit mat que produit l'enveloppe en heurtant le fond de la boîte.

L'heureux auteur s'éloigne d'un pas traînant, pris d'une quinte de toux.

Al est grognon. Ses jambes le font de nouveau souffrir. Il remonte péniblement la rue silencieuse, grinçant légèrement des dents, sa sacoche de cuir tirant sur son épaule fatiguée. Je me fais vieux, songe-t-il, je n'ai plus la pêche. Ces rhumatismes dans les jambes. Quelle plaie. Ça ne facilite pas la tournée.

À midi et quart, il atteint la boîte aux lettres verte et sort les clés de sa poche. Laissant fuser un petit gémissement, il se penche, ouvre la boîte et en retire le contenu.

Un sourire détend son visage crispé par la douleur. Il hoche la tête. Encore un récit de Shaggley. Qu'on va probablement tout de suite s'arracher.

Voilà quelqu'un qui sait écrire.

Al se redresse en grognant, glisse l'enveloppe dans sa sacoche, referme la boîte, puis repart clopin-cloplant sans cesser de sourire. Transporter ses manuscrits, songe-t-il. Il y a de quoi être fier. Même quand on a mal aux jambes.

Al est un fan de Shaggley.

En rentrant de déjeuner peu après trois heures, Rick trouve sur son bureau une note de sa secrétaire.

Nouveau manuscrit de Shaggley juste arrivé. Une merveille. N'oubliez pas que R.A. le veut dès que vous l'aurez terminé. S.

Le visage en lame de couteau du rédacteur en chef s'illumine. Bonté divine, c'est une manne envoyée par ce qui menaçait d'être un après-midi sans intérêt. Les lèvres étirées en ce qu'il considère comme un sourire, il se laisse aller dans son fauteuil de cuir, réprime son geste pour se saisir du crayon rouge (rien à corriger dans un texte de Shaggley!) et fait glisser vers lui l'enveloppe posée sur la plaque de verre cassée qui recouvre son bureau. Bon sang, une nouvelle de Shaggley. Quelle chance! R.A. va être aux anges.

Il s'enfonce dans son fauteuil, captivé dès les premières lignes. Un frisson d'excitation le saisit, abolissant le monde extérieur. Il plonge en apnée dans les profondeurs du récit. Quel sens des proportions, quelle puissance d'évocation! Ce que c'est de savoir écrire. Machinalement, il chasse à petits coups la poussière de plâtre qui macule la manche de son costume rayé.

Tandis qu'il lit, le vent revient à la charge, faisant voler ses cheveux filasse, pareil à des ailes tièdes qui éventraient son front. Inconsciemment, il lève la main et suit d'un doigt délicat la cicatrice qui, depuis l'attache de la mâchoire, barre sa joue d'une ligne livide.

Le vent forçait. Il gémit dans les poutrelles distordues tout en éparpillant des feuilles de papier aux bords brunâtres sur la moquette détrempée. Rick a un geste agacé, décoche un regard furieux en direction de la fissure béante qui parcourt le mur (*Bonté divine, quand en aura-t-on fini avec ces travaux ?*), puis, retrouvant sa bonne humeur, revient au manuscrit de Shaggley.

Quand il en a enfin achevé la lecture, il essuie du doigt une larme d'émotion douce-amère et appuie sur la touche de l'interphone.

« Un autre chèque pour Shaggley », ordonne-t-il, puis il jette par-dessus son épaule la touche qui s'est brisée.

À trois heures et demie, il va déposer le manuscrit au bureau de R.A.

À quatre heures, le directeur de publication passe du rire aux larmes au cours de sa lecture tout en massant de ses doigts noueux la rugosité de son crâne dégarni.

Le vieux Dick Allen au dos cassé compose l'histoire de Shaggley l'après-midi même, la vue brouillée de larmes de joie sous sa visière, sa toux grasse couverte par le crépitements de sa machine.

L'histoire arrive au kiosque peu après six heures. Le marchand à la joue balafmée la lit six fois de suite en faisant passer son poids d'une jambe fatiguée sur l'autre, avant de se décider à contrecœur à la mettre en vente.

À six heures et demie, le petit homme au crâne dégarni descend la rue en boitillant. Un repos bien gagné après une rude journée de travail, songe-t-il en s'arrêtant au kiosque du coin pour acheter de quoi lire.

Il manque de s'étrangler. Bonté divine, une nouvelle histoire de Shaggley! Quelle chance!

Et l'unique exemplaire. Il laisse vingt-cinq cents pour le marchand, qui n'est pas là en ce moment.

Il rentre chez lui, traînant la jambe dans un décor de ruines squelettiques. (*Bizarre, tout de même, qu'on n'ait pas encore remplacé ces bâtiments calcinés*), déjà plongé dans la lecture du texte de Shaggley.

Il l'a fini avant d'arriver à domicile. Tout en dînant, il relit une fois encore cette merveille en secouant sa tête bosselée, subjugué par sa force, par l'infrangible magie de sa facture. C'est une source d'inspiration, songe-t-il.

Mais pas ce soir. Pour le moment, c'est l'heure de tout ranger : la housse sur la machine à écrire, le manteau râpé, le costume rayé élimé, la perruque filasse, la visière, la casquette de facteur et la sacoche de cuir.

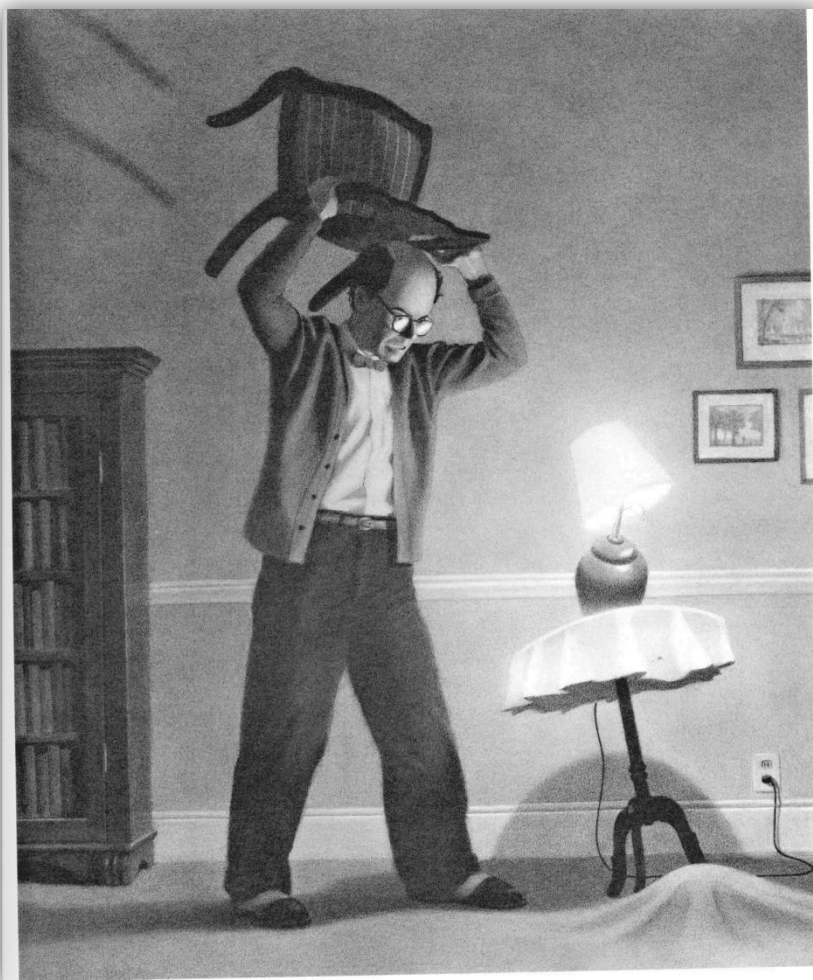
— chaque chose à sa place.

À dix heures, il est endormi et rêve de champignons. Et au matin, il se demande une fois de plus pourquoi les premiers observateurs avaient décrit le nuage comme un simple champignon.

À six heures du matin, son petit déjeuner avalé, Shaggley est à sa machine à écrire.

Voici l'histoire, écrit-il, de la rencontre de Ras avec la belle prêtresse de Shabglee et de l'amour qu'il lui inspira.

R. MATHESON. *Cycle de survie*, in *Enfer sur mesure et autres nouvelles*, Flammarion, 1926



SOUS LA MOQUETTE

Deux semaines passèrent et cela recommença.

In VAN ALLSBURG C., *Les mystères d'Harris Burdick*, L'Ecole des loisirs, 1985

Texte 4 : Le Dragon, de R. Bradbury

Le vent de la nuit faisait frémir l'herbe rase de la lande ; rien d'autre ne bougeait. Depuis des siècles, Aucun oiseau n'avait rayé de son vol la voûte immense et sombre du ciel. Il y avait une éternité que quelques rares pierres n'avaient, en s'effritant et en tombant en poussière, créé un semblant de vie. La nuit régnait en maîtresse sur les pensées des deux hommes accroupis auprès de leur feu solitaire. L'obscurité, lourde de menaces, s'insinuait dans leurs veines et accélérât leur pouls. Les flammes dansaient sur leurs visages farouches, faisant jaillir au fond de leurs prunelles sombres des éclairs orangés. Immobiles, effrayés, ils écoutaient leur respiration contenue, mutuellement fascinés par le battement nerveux de leurs paupières. À la fin, l'un d'eux attisa le feu avec son épée.

- Arrête ! Idiot, tu vas révéler notre présence !
- Qu'est-ce que ça peut faire ? Le dragon la sentira de toute façon à des kilomètres à la ronde. Grands Dieux ! Quel froid ! Si seulement j'étais resté au château !
- Ce n'est pas le sommeil : c'est le froid de la mort. N'oublie pas que nous sommes là pour...
- Mais pourquoi, nous ? Le dragon n'a jamais mis le pied dans notre ville !
- Tu sais bien qu'il dévore les voyageurs solitaires se rendant de la ville à la ville voisine...
- Qu'il les dévore en paix ! Et nous, retournons d'où nous venons !
- Tais-toi ! Écoute...

Les deux hommes frissonnèrent.

Ils prêtèrent l'oreille un long moment. En vain. Seul, le tintement des boucles des étriers d'argent agitées, telles des piécettes de tambourin, par le tremblement convulsif de leurs montures à la robe noire et soyeuse, trouait le silence. Le second chevalier se mit à se lamenter.

- Oh ! Quel pays de cauchemar ! Tout peut arriver ici ! Les choses les plus horribles... Cette nuit ne finira-t-elle donc jamais ? Et ce dragon ! On dit que ses yeux sont deux braises ardentes, son souffle, une fumée blanche et que, tel un trait de feu, il fonce à travers la campagne, dans un fracas de tonnerre, un ouragan d'étincelles, enflammant l'herbe des champs. À sa vue, pris de panique, les moutons s'enfuient et périssent piétinés, les femmes accouchent de monstres. Les murs des donjons s'écroulent à son passage. Au lever du jour, on découvre ses victimes éparses sur les collines. Combien de chevaliers, je te le demande, sont partis combattre ce monstre et ne sont jamais revenus ? Comme nous, d'ailleurs...

- Assez ! Tais-toi !

- Je ne le redirai jamais assez ! Perdu dans cette nuit, je suis même incapable de dire en quelle année nous sommes !

- Neuf cents ans se sont écoulés depuis la nativité...

- Ce n'est pas vrai, murmura le second chevalier en fermant les yeux. Sur cette terre ingrate, le Temps n'existe pas. Nous sommes déjà dans l'Éternité. Il me semble que si je revenais sur mes pas, si je refaisais le chemin parcouru pour venir jusqu'ici, notre ville aurait cessé d'exister, ses habitants seraient encore dans les limbes, et que même les choses auraient changé. Les pierres qui ont servi à construire nos châteaux dormiraient encore dans les carrières, les poutres équarries, au cœur des chênes de nos forêts. Ne me demande pas comment je le sais ! Je le sais, c'est tout. Cette terre le sait et me le dit. Nous sommes tout seuls dans le pays du dragon.

Que Dieu nous protège !

- Si tu as si peur que ça, mets ton armure !

- À quoi me servirait-elle ? Le dragon surgit d'on ne sait où. Nous ignorons où se trouve son repaire. Il disparaît comme il est venu. Nous ne pouvons deviner où il se rend. Eh bien, soit !

Revêtons nos armures. Au moins nous mourrons dans nos vêtements de parade.

Le second chevalier n'avait pas fini d'endosser son pourpoint d'argent qu'il s'interrompit et détourna la tête. Sur cette campagne noire, noyée dans la nuit, plongée dans un néant qui semblait sourdre de la terre elle-même, le vent s'était levé. Il soufflait sur la plaine une poussière qui semblait venir du fond des âges. Des soleils noirs, des feuilles mortes tombées de l'autre côté de la ligne d'horizon, tourbillonnaient en son sein. Il fondait dans son creuset les paysages, il étirait les os comme de la cire molle, il figeait le sang dans les cervelles. Son hurlement, c'était la plainte de milliers de créatures à l'agonie, égarées et errantes à tout jamais. Le brouillard était si dense, cerné de ténèbres si profondes, le lieu si désolé, que le Temps était aboli, que l'Homme était absent. Et cependant deux créatures affrontaient ce vide insupportable, ce froid glacial, cette tempête effroyable, cette foudre en marche derrière le grand rideau d'éclairs blancs qui zébraient le ciel. Une rafale de pluie détrempa le sol. Le paysage s'évanouit.

Il n'y eut plus désormais que deux hommes, dans une chape de glace, qui se taisaient, angoissés.

- Là chuchota le premier chevalier. Regarde ! Oh Mon Dieu !

A plusieurs lieues de là, se précipitant vers eux dans un rugissement grandiose et monotone : le dragon. Sans dire un mot, les deux chevaliers ajustèrent leurs armures et enfourchèrent leurs montures. Au fur et à mesure qu'il se rapprochait, sa monstrueuse exubérance déchirait en lambeau le manteau de la nuit. Son oeil jaune et fixe, dont l'éclat s'accroissait quand il accélérât son allure pour grimper une pente, faisait surgir brusquement une colline de l'ombre puis disparaissait au fond de quelque vallée ; la masse sombre de son corps, tantôt distincte, tantôt cachée derrière quelque repli, épousait tous les accidents du terrain.

- Dépêchons-nous.

Ils éperonnèrent leurs chevaux et s'élançèrent en direction d'un vallon voisin.

- Il va passer par là.

De leur poing ganté de fer, ils saisirent leurs lances et rabattirent les visières sur les yeux de leurs chevaux.

- Seigneur !

- Invoquons Son nom et Son secours !

A cet instant, le dragon contourna la colline. Son œil, sans paupière, couleur d'ambre clair, les absorba, embrasa leurs armures de lueurs rouges et sinistres. Dans un horrible gémissement, à une vitesse effrayante, il fondit sur eux.

- Seigneur ! Ayez pitié de nous !

La lance frappa un peu au-dessous de l'oeil jaune et fixe. Elle rebondit et l'homme vola dans les airs. Le dragon chargea, désarçonna le cavalier, le projeta à terre, lui passa sur le corps, l'écrabouilla. Quant au second cheval et à son cavalier, le choc fut d'une violence telle, qu'ils rebondirent à trente mètres de là et allèrent s'écraser contre un rocher. Dans un hurlement aigu, des gerbes d'étincelles roses, jaunes et orange, un aveuglant panache de fumée blanche, le dragon était passé...

- Tu as vu ? cria une voix. Je te l'avais dit !

- Ça alors ! Un chevalier en armure ! Nom de tous les tonnerres ! Mais c'est que nous l'avons touché !

- Tu t'arrêtes ?

- Un jour, je me suis arrêté et je n'ai rien vu. Je n'aime pas stopper dans cette lande. J'ai les foies.

- Pourtant nous avons touché quelque chose...

- Mon vieux, j'ai appuyé à fond sur le sifflet. Pour un empire, le gars n'aurait pas reculé...

La vapeur, qui s'échappait par petits jets, coupait le brouillard en deux.

- Faut arriver à l'heure. Fred ! Du charbon !

Un second coup de sifflet ébranla le ciel vide. Le train de nuit, dans un grondement sourd, s'enfonça dans une gorge, gravit une montée et disparut bientôt en direction du nord. Il laissait derrière lui une fumée si épaisse qu'elle stagnait dans l'air froid des minutes après qu'il fut passé et eut disparu à tout jamais.

Avis d'expert

De nombreux experts et théoriciens se sont penchés sur le fantastique, ils ont essayé de le définir. Lis cet extrait tiré de *Introduction à la littérature fantastique* de Todorov et vérifie si ta grille d'évaluation du genre est complète et suffisamment précise.

Dans un monde qui est bien le nôtre, celui que nous connaissons, sans diables, sylphides, ni vampires se produit un évènement qui ne peut s'expliquer par les lois de ce même monde familier. Celui qui perçoit l'évènement doit opter pour l'une des deux solutions possibles: ou bien il s'agit d'une illusion des sens, d'un produit de l'imagination et les lois du monde restent alors ce qu'elles sont; ou bien l'évènement a véritablement eu lieu, il est partie intégrante de la réalité, mais alors cette réalité est régie par des lois inconnues de nous. Ou bien le diable est une illusion, un être imaginaire; ou bien il existe réellement, tout comme les autres êtres vivants: avec cette réserve qu'on le rencontre rarement.

Le fantastique occupe le temps de cette incertitude; dès qu'on choisit l'une ou l'autre réponse, on quitte le fantastique pour entrer dans un genre voisin, l'étrange ou le merveilleux. Le

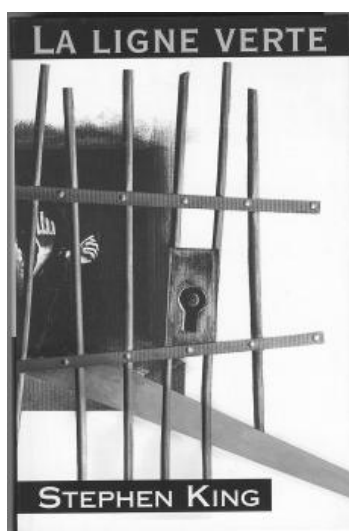
fantastique, c'est l'hésitation éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un évènement en apparence surnaturel. (...)

Une telle définition est-elle au moins originale? On peut la trouver, bien que formulée différemment, dès le XIX^e siècle. D'abord, chez le philosophe et mystique russe Vladimir Soloviov : « Dans le véritable fantastique, on garde toujours la possibilité extérieure et formelle d'une explication simple des phénomènes, mais en même temps cette explication est complètement privée de probabilité interne ». Il y a un phénomène étrange qu'on peut expliquer de deux manières, par des types de causes naturelles et surnaturelles. La possibilité d'hésiter entre les deux crée l'effet fantastique.

T. TODOROV, *Introduction à la littérature fantastique*, Éditions du Seuil, 1970, Coll. Points Essais, 1976

Evolution d'un genre culturel...

- Le récit fantastique apparaît en France au **XVII^{ème} siècle** alors que les philosophes des Lumières combattent le triomphe de la raison. J. Cazotte (1719-1792) est l'initiateur du genre avec *Le diable amoureux* : Biondetta est-elle une charmante jeune fille ou le diable en personne ?
- Au début du **XIX^{ème} siècle**, le récit fantastique connaît un véritable essor dans toute la littérature européenne sous la forme privilégiée du **conte** et de la **nouvelle**. Lié aux premières études sur la folie, il exprime un **mouvement de révolte contre le rationalisme** qui prétend tout expliquer par la raison. Nodier, Balzac, Gautier, Mérimée, Villiers de L'Isle-Adam, Maupassant y trouvent une source d'inspiration déterminante.



- Au **XX^{ème} siècle**, le récit fantastique prend un nouvel élan avec les interrogations de l'homme sur la condition humaine ; les écrivains y expriment leur univers intérieur (Kafka, Buzzati). Le genre s'oriente également vers l'heroïc fantasy, sortes de récits merveilleux qui renvoient à l'**origine de**

l'humanité (Tolkien, *Le Seigneur des anneaux*, 1966) ; ou bien il dévie vers des récits de **terreur** et **d'épouvante** (Stephen King).

→ Lis cet autre texte où il est question du genre fantastique et détermine-en le type.

Le fantastique belge. Une littérature de la fronde

Des fantômes, des loups-garous, des vampires, des goules - et dix, et vingt autres entités monstrueuses. Des objets inanimés, inertes qui, soudain, se mettent à se mouvoir et à vivre comme des créatures humaines. Des rêves - des rêves fous - qui se matérialisent. Un homme qui se dédouble, qui rencontre un autre tout à fait pareil à lui-même. Une femme changeant d'aspect, se métamorphosant, devenant très vite une bête épouvantable. Une ruelle plongée dans les ténèbres et conduisant tout droit au cœur des pires aberrations. Et le monde, notre monde, le refuge de nos certitudes et de nos repères les plus familiers, chavirant sans coup férir et s'ouvrant sur l'inadmissible.

Déjà, notre raison dérape, et nous sommes entraînés dans un formidable tourbillon de méprises, de pièges, de leurres, de détours. Déjà, nous nous sentons perdus, démunis. Déjà, nous sommes comme condamnés à la déroute. Et nous voilà loin, très loin, loin de tout, ailleurs ou peut-être nulle part... Mais où sommes-nous au juste?

Ces étranges sensations, ces images et ces phénomènes qui dérangent, perturbent et fascinent tour à tour, qui expriment d'ordinaire la crainte que l'homme a toujours éprouvée devant l'inconnu, cela fait des siècles et des siècles qu'ils constituent un stock imposant de métaphores et de paraboles pour ce qu'on appelle par convention (ou peut-être par simple paresse mentale) la littérature de l'imaginaire. Il aura néanmoins fallu l'avènement et le triomphe du romantisme, en Allemagne, en Angleterre et en France, pour que l'imaginaire apparaisse bel et bien comme une esthétique ou, pour recourir ici à une expression plus triviale, comme *un produit* nécessaire et indispensable de la culture. Mais il aura surtout fallu qu'arrivent, dans les premières décennies du 19^e siècle, Hoffmann et ses contes admirables pour qu'on parle enfin de fantastique et pour que celui-ci acquière un statut singulier: un genre littéraire visant tantôt à sonder et à maîtriser l'inconnu, tantôt à exprimer l'innommable, à faire fissurer, craqueler et même exploser le vernis des apparences, tantôt encore à jeter des ponts entre le savoir rationnel et le savoir poétique. Ou le cas échéant, comme chez le merveilleux Gérard de Nerval, ordonner le chaos des rêves...

Qu'est-ce qui fait que cette démarche a trouvé de nombreux accents dans la littérature belge de langue française? Qu'est-ce qui fait qu'en Belgique existe une grande et brillante tradition du fantastique? Qu'est-ce qui fait, qu'est-ce qui explique que les voies qu'il emprunte, au 20^e siècle, sont parmi les plus originales et les plus passionnantes de la littérature de l'imaginaire, tous pays confondus? Se pourrait-il que ce soit parce que le genre possède une fonction extraordinairement active, parce qu'il tend à la fois à faire comprendre et à faire connaître en profondeur les mille et un aspects, sensibles et occultes, de la réalité humaine?

Car le Belge ne rêve pas, le Belge n'a jamais rêvé. Le Belge a besoin de certitudes, il a le sens de l'utilitaire, le goût inné des évidences rationnelles. Mais le Belge regarde aussi, le Belge observe attentivement le monde qu'il traverse tant bien que mal, de la naissance à la mort. Et, tout en regardant et en observant, il s'interroge et il interroge ce qu'il voit. Et ce n'est jamais, selon les propos de Marcel Schneider, qu'un "univers organisé, aseptisé, codifié, ennuyeux à mourir, où toute anarchie, toute tentative audacieuse sont réprimées".

Il ne faut pas chercher ailleurs, semble-t-il, la raison pour laquelle quelques-uns des meilleurs écrivains modernes de littérature fantastique sont nés en Belgique: ce sont tous, ou presque, des francs-tireurs, des révoltés, des rebelles, des frondeurs, des hommes et des femmes qui n'acceptent pas la douloureuse tyrannie du réel, qui refusent l'apparat des convenances, qui dénoncent les lois fallacieuses de la raison raisonnable et qui sont persuadés que les chemins du savoir, les plus vrais, les plus déterminants, passent autant par l'intelligence que par l'imagination et la poésie. On ne peut pas s'empêcher de noter néanmoins que tous ces écrivains sont venus spontanément, naturellement au genre, c'est-à-dire sans se conformer à une doctrine établie, sans qu'un quelconque manifeste ait servi de fondement ni de catalyseur à leur démarche. Par comparaison, les surréalistes belges se sont, eux, volontiers regroupés autour de toute une série de revues, de manifestations plus ou moins organisées, et ont souvent œuvré de concert, que ce soit à Bruxelles avec Paul Nougé, E.L.T. Mesens, Marcel Lecomte ou Camille Goemans, ou dans le Hainaut aux côtés d'Achille Chavée. Qui plus est, le fantastique n'a jamais fait en Belgique l'objet d'une théorisation, fût-elle des plus générales. Il est ainsi frappant de constater que Franz Hellens a publié ses principaux recueils de contes et de nouvelles insolites entre 1912 (*Les Clartés latentes*) et 1923 (*Réalités fantastiques*) mais seulement en 1967 *Le Fantastique réel*, l'essai où il esquisse dans ses grandes lignes (et loin de toute méthode discursive) sa fructueuse aventure au sein de l'imaginaire, ses multiples expériences sur les lacis de la réalité magique.

En un certain sens, le fantastique belge de langue française, à l'instar du surréalisme belge, a longtemps été une rivière sauvage et souterraine. C'est là, sans nul doute, une des raisons pour lesquelles Jean Ray est resté méconnu des décennies durant et n'a été découvert qu'à la parution chez Marabout en 1961, trois ans à peine avant sa mort, des 25 meilleures histoires noires et fantastiques. Et même lorsqu'il a été découvert sur le tard, lorsque ses deux romans, *Malpertuis* et *La Cité de l'indicible peur* ont rencontré un large succès public (et ont été même adaptés tous les deux au cinéma), d'aucuns, dans les milieux littéraires officiels, ont froncé les sourcils, prétendant avec une effarante légèreté que Jean Ray ne savait pas écrire, que ses textes fourmillaient d'impropriétés de langage et de flamandismes et qu'ils étaient bourrés de platitudes. En fait, Jean Ray et son œuvre bouillonnante ont révélé, en 1961 et au cours des années qui ont suivi l'importance du courant fantastique dans l'histoire des lettres belges de langue française. C'est en très grande partie grâce à eux que Thomas Owen, le disciple de l'auteur de *Malpertuis*, a pu sortir de l'ombre. Et, malgré les différences de style, de ton et d'approche du surnaturel, c'est également grâce à eux que, par la suite, des personnalités aussi inventives que Gérard Prévot et Jean Muno sont parvenues à imposer leur propre univers littéraire, jusqu'à apparaître de nos jours comme deux des écrivains les plus remarquables de ces dernières décennies.

Des francs-tireurs, des révoltés, des rebelles, des frondeurs, des voyageurs de l'ombre, tels sont en somme ces fantastiqueurs belges, qu'ils s'appellent Franz Hellens, Jean Ray, Michel de Ghelderode, Marcel Thiry, Thomas Owen, Gérard Prévot, Jean Muno, Guy Vaes, Monique Watteau, Jacques Sternberg, Anne Richter... Tous, chacun à sa façon, ils disent nos peurs, nos effrois, nos délires. Tous, ils disent les folies du monde. Mais il leur arrive aussi de dire nos émerveillements, de nous rassurer dans nos chimères, de nous prendre par la main et de nous guider au-delà des apparences, de l'autre

côté du miroir. Ils ne nous demandent pas de croire au surnaturel, ils nous demandent uniquement de nous interroger sans cesse sur cette énigme humaine extraordinaire, inouïe et presque subversive, qui est l'idée même du surnaturel.

Jean-Baptiste BARONIAN,
Le fantastique belge - Une littérature de la Fronde,
 in Wallonie-Bruxelles, CFWB, 1999

Quelle est l'intention dominante de l'auteur?

.....

Sur une feuille de bloc, rédiges-en le résumé en réduisant le texte au quart de sa longueur initiale. Tu dois saisir la structure d'ensemble du texte en délimitant les différentes parties et en repérant les mots-clés et organisateurs textuels. N'oublie de condenser l'information et de structurer ton résumé en paragraphes cohérents.

Pour réaliser cet exercice, aide-toi de la fiche outil « Résumer un texte »

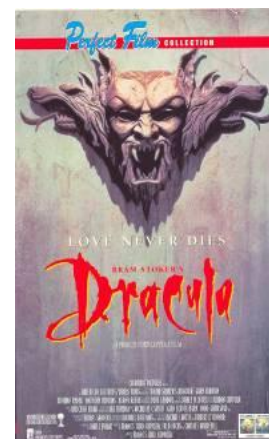


Au cinéma et à la télévision...

Le genre fantastique conquiert très tôt le **cinéma**. Les vampires font leur apparition dans le cinéma expressionniste allemand dans les années 1920 (*Nosferatu le vampire* de F. W. Murnau, ...). Le cinéma fantastique connaît ensuite un **premier âge d'or**, les progrès technologiques permettant des effets spéciaux de plus en plus spectaculaires (*Dracula* en 1931, *La Momie* en 1932, ...). Ces films, souvent **inspirés d'œuvres littéraires**, donneront lieu pour la plupart à de multiples autres versions jusqu'à nos jours.

De nombreux autres films sont tournés par la suite et autour des années 1970, le cinéma fantastique prend un **tournant décisif**. Tout en renouvelant les figures légendaires du fantastique traditionnel (*Nosferatu, fantôme de la nuit* de W. Herzog en 1979, ...), il s'oriente vers des films où **l'horreur** et **l'épouvante** dominant (*L'Exorciste* de W. Friedkin en 1974). Les réalisateurs américains S. Spielberg (*Les Dents de la mer*, 1975) et J. Carpenter (*The Thing*, 1982, *Christine*, 1983, ...) Le réalisateur S. Kubrick (*Shining*, 1980) sont les représentants de cette nouvelle génération.

Depuis les années 1990, on peut constater, à travers des films à grands succès (*Dracula* de F. F. Coppola, en 1992, *La Neuvième Porte* de R.



Polanski en 1999, *Sleepy Hollow* de T. Burton en 2000, le Pacte des Loups de C. Gans en 2001), un **retour** aux motifs fantastiques traditionnels.

Parallèlement, le genre se prête parfois à la tendresse (*Edward aux mains d'argent* de T. Burton en 1991) mais aussi à l'humour et à la fantaisie (*La famille Adams* de B. Sonnenfeld en 1991, *La Mort vous va si bien* de R. Zemeckis en 1992) et peut faire l'objet de **parodies** (*Le Bal des vampires* de R. Polanski en 1968, *La Momie* de S. Sommers en 1999).

Parmi les **séries télévisées**, la série X Files, Aux frontières du réel est devenue une **série culte**. Elle est fondée sur les thèmes de la littérature fantastique : le mal, le démon, la présence d'un au-delà. Le téléspectateur peut reconnaître à travers les personnages de Fox Mulder et de Dana Scully, agents du FBI, la lutte entre la raison et l'irrationnel.

Les thèmes du fantastique

Tu as déjà découvert quelques thèmes récurrents dans la littérature fantastique grâce aux différents textes. Quels sont-ils ?

.....
.....
.....
.....

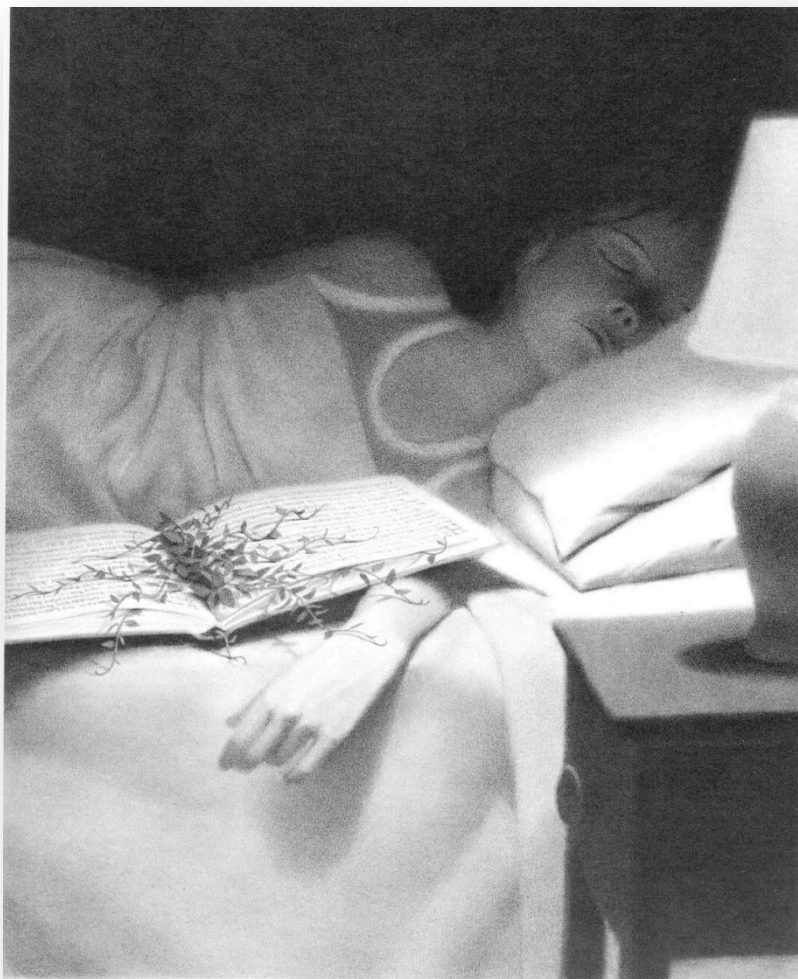
Peux-tu en trouver d'autres en t'aidant par exemple de ta culture cinématographique ?

.....
.....
.....

LA BIBLIOTHEQUE DE M.
LINDEN

*Il l'avait prévenue pour le
livre. Maintenant, c'était
trop tard.*

In VAN ALLSBURG C., *Les mystères
d'Harris Burdick*, L'Ecole des loisirs,
1985.



➔ Pour illustrer ce bref aperçu historique du genre, lis la nouvelle suivante, écrite au 19^e siècle par Guy de Maupassant.

La Chevelure

Les murs de la cellule étaient nus, peints à la chaux. Une fenêtre étroite et grillée, percée très haut de façon qu'on ne pût pas y atteindre, éclairait cette petite pièce claire et sinistre; et le fou, assis sur une chaise de paille, nous regardait d'un oeil fixe, vague et hanté. Il était fort maigre, avec des joues creuses et des cheveux presque blancs qu'on devinait blanchis en quelques mois. Ses vêtements semblaient trop larges pour ses membres secs, pour sa poitrine rétrécie, pour son ventre creux. On sentait cet homme ravagé, rongé par sa pensée, par une Pensée, comme un fruit par un ver. Sa Folie, son idée était là, dans cette tête, obstinée, harcelante, dévorante. Elle mangeait le corps peu à peu. Elle, l'Invisible,

l'Impalpable, l'Insaissable, l'Immatérielle Idée minait la chair, buvait le sang, éteignait la vie.

Quel mystère que cet homme tué par un Songe! Il faisait peine, peur et pitié, ce Possédé! Quel rêve étrange, épouvantable, et mortel habitait dans ce front, qu'il plissait de rides profondes, sans cesse remuantes?

Le médecin me dit: « Il a de terribles accès de fureur, c'est un des déments les plus singuliers que j'aie vus. Il est atteint de folie érotique et macabre. C'est une sorte de nécrophile. Il a d'ailleurs écrit son journal qui nous montre le plus clairement du monde la maladie de son esprit. Sa folie y est pour ainsi dire palpable. Si cela vous intéresse, vous pouvez parcourir ce document.» Je suivis le docteur dans

son cabinet, et il me remit le journal de ce misérable homme. « Lisez, dit-il, et vous me direz votre avis.»

Voici ce que contenait ce cahier:

Que pourrait contenir ce journal ?

(Notez ci-dessous vos hypothèses)

Jusqu'à l'âge de trente-deux ans, je vécus tranquille, sans amour. La vie m'apparaissait très simple, très bonne et très facile. J'étais riche. J'avais du goût pour tant de choses que je ne pouvais éprouver de passion pour rien. C'est bon de vivre! Je me réveillais heureux, chaque jour, pour faire des choses qui me plaisaient, et je me couchais satisfait, avec l'espérance paisible du lendemain et de l'avenir sans souci.

J'avais eu quelques maîtresses sans avoir jamais senti mon cœur affolé par le désir ou mon âme meurtrie d'amour après la possession. C'est bon de vivre ainsi. C'est meilleur d'aimer, mais terrible. Encore, ceux qui aiment comme tout le monde doivent-ils éprouver un ardent bonheur,

moindre. que le mien peut-être, car l'amour est venu me trouver d'une incroyable manière.

Étant riche, je recherchais les meubles anciens et les vieux objets; et souvent je pensais aux mains inconnues qui avaient palpé ces choses, aux yeux qui les avaient admirées, aux cœurs qui les avaient aimées, car on aime les choses! Je restais souvent pendant des heures, des heures et des heures, à regarder une petite montre du siècle dernier. Elle était si mignonne, si jolie, avec son émail et son or ciselé. Et elle marchait encore comme au jour où une femme l'avait achetée dans le ravissement de posséder ce fin bijou. Elle n'avait point cessé de palpiter, de vivre sa vie de mécanique, et elle continuait toujours son tic-tac régulier, depuis un siècle passé. Qui donc l'avait portée la première sur son sein dans la tiédeur des étoffes, le cœur de la montre battant contre le cœur de la femme? Quelle main l'avait tenue au bout de ses doigts un peu chauds, l'avait tournée, retournée, puis avait essuyé les bergers de porcelaine ternis une seconde par la moiteur de la peau? Quels yeux avaient épié sur ce cadran fleuri l'heure attendue, l'heure chérie, l'heure divine?

Comme j'aurais voulu la connaître, la voir, la femme qui avait choisi cet objet exquis et rare! Elle est morte! Je suis possédé par le désir des femmes d'autrefois; j'aime, de loin, toutes celles qui ont aimé! - L'histoire des tendresses passées m'emplit le cœur de regrets. Oh! la beauté, les sourires, les caresses jeunes, les espérances! Tout cela ne devrait-il pas être éternel?

Comme j'ai pleuré, pendant des nuits entières, sur les pauvres femmes de jadis, si belles, si tendres, si douces, dont les bras se sont ouverts pour le baiser et qui sont mortes! Le baiser immortel, lui! Il va de lèvres en lèvres, de siècle en siècle, d'âge en âge. Les hommes le recueillent, le donnent et meurent.

Le passé m'attire, le présent m'effraye parce que l'avenir c'est la mort. Je regrette tout ce qui s'est fait, je pleure tous ceux qui ont vécu! Je voudrais arrêter le temps, arrêter l'heure. Mais elle va, elle passe, elle me prend de seconde en seconde un peu de moi pour le néant de demain. Et je ne revivrai jamais.

Adieu celles d'hier. Je vous aime.

Mais je ne suis pas à plaindre. Je l'ai trouvée, moi, celle que j'attendais; et j'ai goûté par elle d'incroyables plaisirs.

Je rôdais dans Paris par un matin de soleil, l'âme en fête, le pied joyeux, regardant les

boutiques avec cet intérêt vague du flâneur. Tout à coup, j'aperçus chez un marchand d'antiquités un meuble italien du XVII^e siècle. Il était fort beau, fort rare. Je l'attribuai à un artiste vénitien du nom de Vitelli, qui fut célèbre à son époque.

Puis je passai.

Pourquoi le souvenir de ce meuble me poursuivait-il avec tant de force que je revins sur mes pas? Je m'arrêtai de nouveau devant le magasin pour le revoir, et je sentis qu'il me tentait.

Quelle singulière chose que la tentation! On regarde un objet et, peu à peu, il vous séduit, vous trouble, vous envahit comme ferait un visage de femme. Son charme entre en vous, charme étrange qui vient de sa forme, de sa couleur, de sa physionomie de chose; et on l'aime déjà, on le désire, on le veut. Un besoin de possession vous gagne, besoin doux d'abord, comme timide, mais qui s'accroît, devient violent, irrésistible.

Et les marchands semblent deviner à la flamme du regard l'envie secrète et grandissante.

J'achetai ce meuble et je le fis porter chez moi tout de suite. Je le plaçai dans ma chambre.

Oh! je plains ceux qui ne connaissent pas cette lune de miel du collectionneur avec le bibelot qu'il vient d'acheter. On le caresse de l'œil et de la main comme s'il était de chair, on revient à tout moment près de lui, on y pense toujours, où qu'on aille, quoi qu'on fasse. Son souvenir aimé vous suit dans la rue, dans le monde, partout; et quand on rentre chez soi, avant même d'avoir ôté ses gants et son chapeau, on va le contempler avec une tendresse d'amant.

Vraiment, pendant huit jours, j'adorai ce meuble. J'ouvrais à chaque instant ses portes, ses tiroirs; je le maniais avec ravissement, goûtant toutes les joies intimes de la possession.

Que pourrait-il se passer ensuite ?

Or, un soir, je m'aperçus, en tâtant l'épaisseur d'un panneau, qu'il devait y avoir là une cachette. Mon cœur se mit à battre, et je passai la nuit à chercher le secret sans le pouvoir découvrir.

J'y parvins le lendemain en enfonçant une lame dans une fente de la boiserie. Une planche glissa et j'aperçus, étalée sur un fond de velours noir, une merveilleuse chevelure de femme!

Oui, une chevelure, une énorme natte de cheveux blonds, presque roux, qui avaient dû être coupés contre la peau, et liés par une corde d'or.

Je demeurai stupéfait, tremblant, troublé! Un parfum presque insensible, si vieux qu'il semblait l'âme d'une odeur, s'envolait de ce tiroir mystérieux et de cette surprenante relique.

Je la pris doucement, presque religieusement; et je la tirai de sa cachette. Aussitôt elle se déroula, répandant son flot doré qui tomba jusqu'à terre, épais et léger, souple et brillant comme la queue en feu d'une comète.

Une émotion étrange me saisit. Qu'était-ce que cela? Quand? Comment? Pourquoi ces cheveux avaient-ils été enfermés dans ce meuble? Quelle aventure, quel drame cachait ce souvenir?

Qui les avait coupés? un amant, un jour d'adieu? un mari, un jour de vengeance? ou bien celle qui

J'étais seul pourtant. Mais je ne pus me rendormir; et comme je m'agitais dans une fièvre d'insomnie, je me levai pour aller toucher la chevelure. Elle me parut plus douce que de coutume, plus animée. Les morts reviennent-ils? Les baisers dont je la réchauffais me faisaient défaillir de bonheur; et je l'emportai dans mon lit, et je me couchai, en la pressant sur mes lèvres, comme une maîtresse qu'on va posséder.

Les morts reviennent! Elle est venue. Oui, je l'ai vue, je l'ai tenue, je l'ai eue, telle qu'elle était vivante autrefois, grande, blonde, grasse, les seins froids, la hanche en forme de lyre; et j'ai parcouru de mes caresses cette ligne ondulante et divine qui va de la gorge aux pieds en suivant toutes les courbes de la chair.

Oui, je l'ai eue, tous les jours, toutes les nuits. Elle est revenue, la Morte, la belle Morte, l'Adorable, la Mystérieuse, l'inconnue, toutes les nuits.

Mon bonheur fut si grand, que je ne l'ai pu cacher. J'éprouvais près d'elle un ravissement surhumain, la joie profonde, inexplicable de posséder l'Insaisissable, l'invisible, la Morte! Nul amant ne goûta des jouissances plus ardentes, plus terribles!

Je n'ai point su cacher mon bonheur. Je l'aimais si fort que je n'ai plus voulu la quitter. Je l'ai emportée avec moi toujours, partout. Je l'ai promenée par la ville comme ma femme; et conduite au théâtre en des loges grillées, comme ma maîtresse... Mais on l'a vue... on a deviné...

on me l'a prise... Et on m'a jeté dans une prison, comme un malfaiteur. On l'a prise... Oh misère!

Le manuscrit s'arrêtait là. Et soudain, comme je relevais sur le médecin des yeux effarés, un cri épouvantable, un hurlement de fureur impuissante et de désir exaspéré s'éleva dans l'asile.

« Écoutez-le, dit le docteur. Il faut doucher cinq fois par jour ce fou obscène. il n'y a pas que le sergent Bertrand qui ait aimé les mortes. »

Je balbutiai, ému d'étonnement, d'horreur et de pitié:

« Mais... cette chevelure... existe-t-elle réellement? »

Le médecin se leva, ouvrit une armoire pleine de fioles et d'instruments et il me jeta, à travers son cabinet, une longue fusée de cheveux blonds qui vola vers moi comme un oiseau d'or.

Je frémis en sentant sur mes mains son toucher caressant et léger. Et je restai le cœur battant de dégoût et d'envie, de dégoût comme au contact des objets traînés dans les crimes, d'envie comme devant la tentation d'une chose infâme et mystérieuse.

Le médecin reprit en haussant les épaules:

« L'esprit de l'homme est capable de tout. »

(13 mai 1884)

in de Maupassant G., Contes fantastiques complets, Marabout, 1975

La peinture fantastique

BOSCH Jérôme (1450-1516), **Le Jardin des délices** (1480-1490), huile sur bois, 220x195 cm, Museo Nacional del Prado, Madrid.



Pablo Picasso (1881 – 1973), Guernica,
349x776 cm, 1937, Madrid, Musée national
Reina Sofia

*Le 26 avril 1937, l'aviation nazie bombarde une petite ville du pays basque espagnol, Guernica. Cette flotte aérienne est venue soutenir les troupes du général Franco, qui combattent contre les Républicains alors au gouvernement en Espagne. Ces derniers commandent à Picasso un tableau sur le thème de la guerre civile. Le peintre réalise cette œuvre du 1^{er} mai au 4 juin 37 et lui donne le titre de **Guernica**.*

Analyse :

- Que montre cette œuvre ?
- Par quels moyens le peintre a-t-il suggéré la violence ?
- Pour l'avoir choisie pour illustrer cette séquence ?



Fantastique et bande-dessinée

Lis les deux bandes-dessinées suivantes.
Quels points communs retrouves-tu avec les nouvelles ?

» Réécrit complet

LA PORTE

Scénario : Darlot / Dessin et couleur : Inaki

MONSIEUR BOUVIER...
MONSIEUR BOUVIER !?!

MWOUU ?

IL Y A DEUX MESSIEURS POUR VOUS... DE LA SOCIÉTÉ MAKHUB

MAKHUB ? QU'EST-CE QU'ILS VEULENT ?

C'EST-À-DIRE QUE... JE N'AI PAS BIEN COMPRIS... ILS DISENT QUE C'EST POUR LA PORTE...

LA QUOI ?

La Porte

C'EU L'PORTE... ON DOIT L'PLACER, QUI PARAIT...

UNE PORTE ?... C'EST BIEN AIMABLE À VOUS, MAIS NOUS AVONS TOUT CE QU'IL FAUT ICI...

BEN NOUS, ON PLACE LEU PORTE. C'EU TOUT.

A VOT' NOM SUR LEU LISTE, NON ?

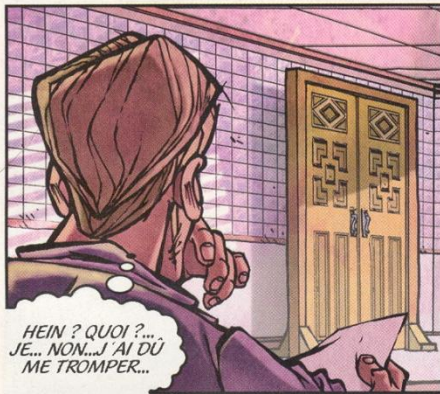
EH BIEN... SI, MAIS...

NOUS N'AVONS JAMAIS COMMANDÉ...

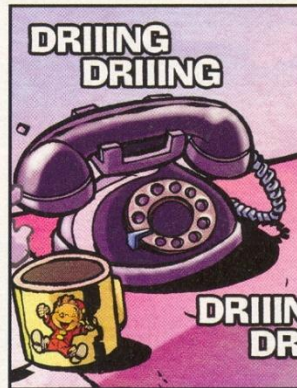
... JE TÉLÉPHONER PATRON, D'ACCORD ? REV'NIR TOUT D'SUITE.



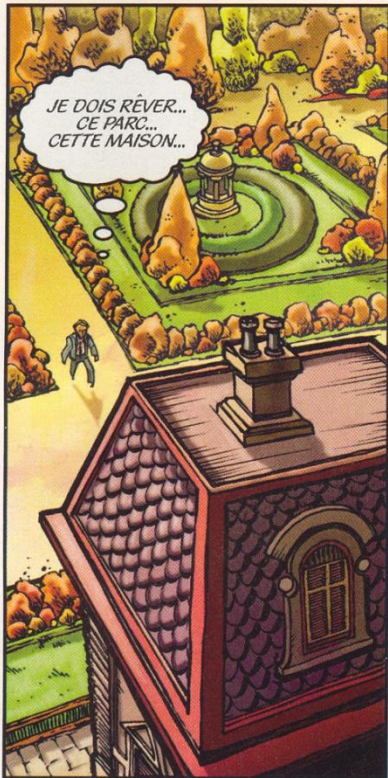
JIM MORRISON A BAPTISÉ SON GROUPE "THE DOORS" EN LIEN AVEC LE LIVRE D'ALDOUS HUXLEY "THE DOORS OF PERCEPTION", "LES PORTES DE LA PERCEPTION"



>>> TIENS! UNE PORTE QUI OUVRE SUR UN AUTRE MONDE, ÇA NE VOUS RAPPELLE RIEN ? MÊME PAS "ALICE AU PAYS DES MERVEILLES" ? >>>>>>



>>>>>>>> TEATIME EST UN PETIT FREEWARE À TÉLÉCHARGER SUR LE NET QUI VOUS PRÉVIENT QUAND VOTRE THÉ A SUFFISAMMENT INFUSÉ >>>>>>>>



» » » » » » » » » » » » » » "L'EXPÉRIENCE EST UNE BOUGIE QUI N'ÉCLAIRE QUE CELUI QUI LA PORTE" - CONFUCIUS » » » » » » » » » » » » » »





> LE SLAM EST UN ART ORATOIRE ISSU DU HIP-HOP, ENTRE POÉSIE ET MUSIQUE, QUI CONSISTE À DÉCLAMER UN TEXTE FACE À UN PUBLIC À LA FOIS JURY ET ACTEUR

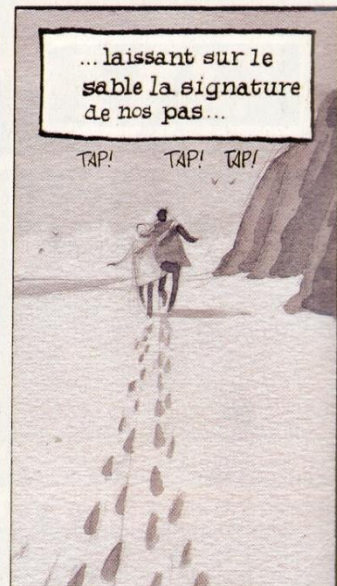
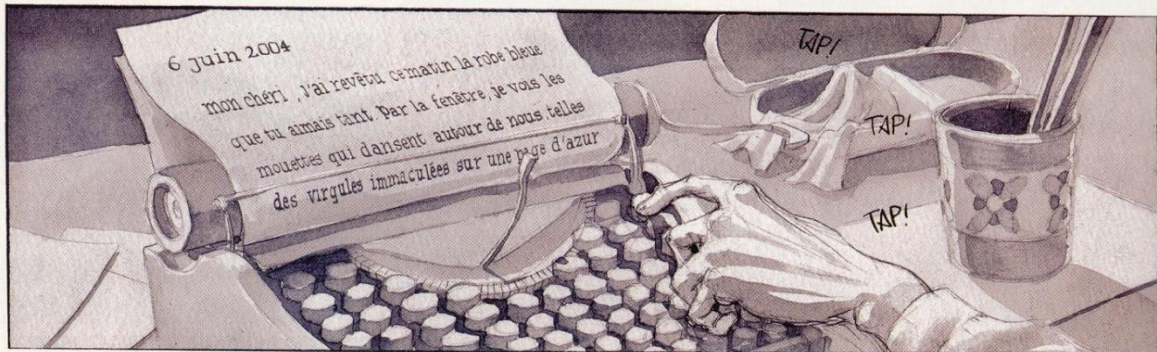


> Récit complet

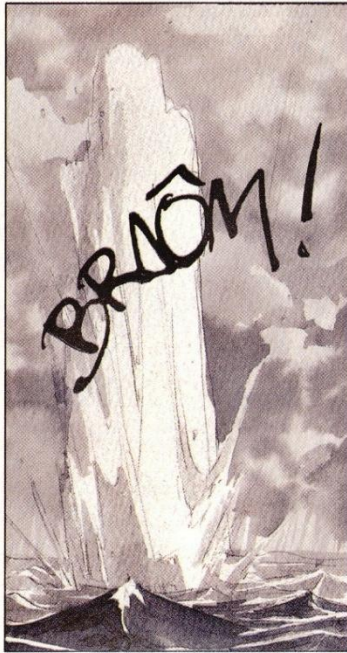
LA LETTRE



Scénario : Bouchard / Dessin et couleur : Millet

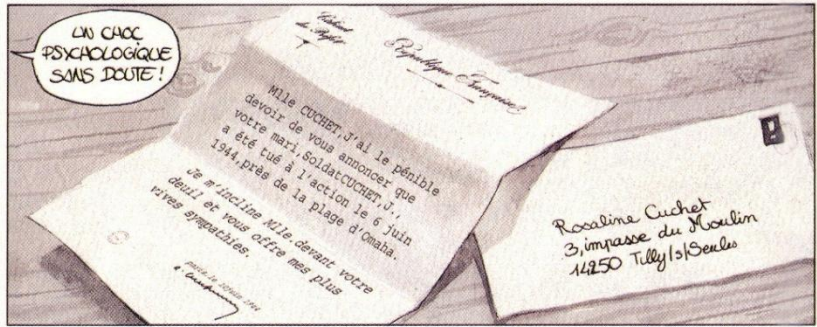


>>> LE LAVIS CONSISTE À PEINDRE AVEC UNE SEULE COULEUR DILUÉE DANS UNE CERTAINE QUANTITÉ D'EAU AFIN D'OBTENIR DIFFÉRENTES TONALITÉS



ALORS, DOCTEUR ?

VOTRE FILLE A ÉTÉ VICTIME D'UNE COMMOTION CÉRÉBRALE AYANT PROVOQUÉ UNE PARALYSIE DU CÔTÉ DROIT !



UN CHOC PSYCHOLOGIQUE SANS DOUTE !

Mlle CUCHET, j'ai le pénible devoir de vous annoncer que votre mari, SOLDAT CUCHET, J., a été tué à l'action le 6 Juin 1944, près de la plage d'Omaha. Je m'excuse Mlle devant votre deuil et vous offre mes plus vives sympathies.

Rosaline Cuchet
3 impasse du Moulin
14250 Tilly/Saulx

perdre l'usage de sa main droite alors que j'aimais tant écrire et dessiner me parut bien cruel... encore que, à quoi bon écrire et pour qui, maintenant que tu n'étais plus là ?...



et puis, il y eut cette nuit où tu vins me rendre visite dans ma chambre

JULIEN!

NON, ROSALIE!
NE ME TOUCHE PAS!



MA CHÉRIE, JE N'AI EU DROIT QU'À CINQ MINUTES POUR VENIR TE PARLER UNE DERNIÈRE FOIS,



ON M'A DIT QUE TU POURRAIS CONTINUER DE CORRESPONDRE AVEC MOI ET QUE JE POURRAIS PRENDRE CONNAISSANCE DE TES LETTRES TANT QUE TU M'AIMERAS COMME AU PREMIER JOUR.



plus là, et puis... me rendre visite dans ma chambre tu pourrais continuer que je pourrais prendre tant que tu m'aimeras c'ALORS, écris moi, me ch

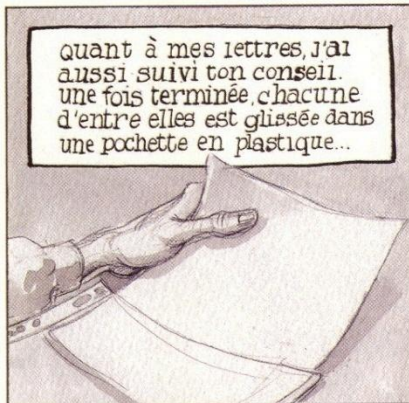


voilà pourquoi je me suis mise à taper toutes ces lettres, et puis, tu vois...

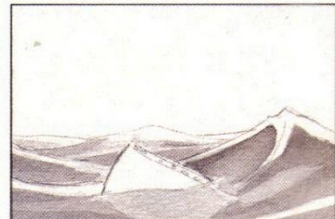
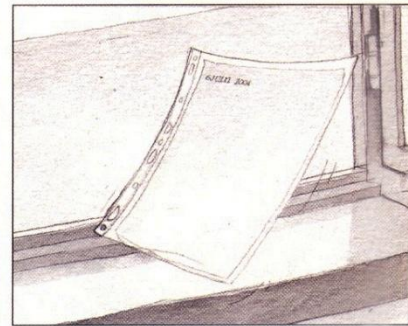
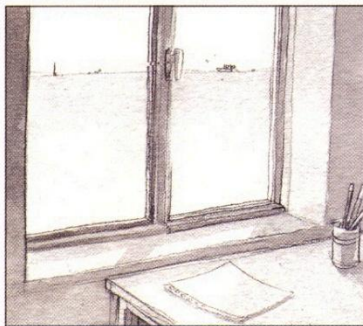


J'ai aussi tenu notre promesse.

Je l'ai fait construire, notre maison aux grandes baies vitrées.



>>>> RICK ALLEN, LE BATTEUR DU GROUPE DE HARD ROCK "DEF LEPPARD" JOUE AVEC UN SEUL BRAS DEPUIS UN ACCIDENT DE VOITURE >>>>



Ne plus confondre...

1. La science-fiction

Rappel → L'univers mis en scène obéit à un certain nombre de règles différentes des nôtres. À partir de ce nouvel ensemble de règles, cet univers autonome reste cohérent. Il n'y a pas de dérapage. Le héros et son entourage comprennent (généralement) ce qui se passe.

Différence fondamentale entre le fantastique et la SF : même s'il y a une explication à ce qui se passe, dans un texte fantastique, elle ne « colle » pas avec les règles de fonctionnement de l'univers dans lequel se passe l'action, d'où le doute et la recherche de la vérité pour le héros.

2. L'horreur

Que ce soit dans un univers cohérent mais différent, dans un univers cohérent « qui dérape » ou dans notre univers (ex : Massacre à la tronçonneuse), l'accent est mis sur la frayeur que l'on veut susciter, voire le dégoût (le gore).

3. Le thriller / le suspense

L'histoire est centrée sur l'action. On veut faire frissonner (to thrill) le lecteur / spectateur, le maintenir en haleine par une histoire qui peut être très conventionnelle mais dont la fin « rebondit » toujours hors de sa portée, alors qu'il pensait que l'histoire était terminée.

4. L'heroic fantasy / l'épopée

On se situe dans un autre temps, un autre lieu, dans un univers d'où la technologie est pratiquement absente et où la magie existe. ☒ monde totalement dissocié du monde réel, où l'irréalité est totalement acceptée.

Des croisements de genre peuvent être possibles. Exemples :

* une histoire d'horreur peut se situer dans un contexte de science-fiction,

* une histoire d'heroic fantasy peut avoir un fond de science-fiction (par exemple : un univers d'heroic fantasy qui se reconstruit sur les ruines d'un monde détruit par une guerre nucléaire).

J'écris une nouvelle fantastique



La structure narrative des récits fantastiques

Après avoir lu les différentes nouvelles proposées, essaie d'en dégager la structure narrative.

CE QUE JE RETIENS...

Les récits fantastiques s'organisent généralement en 6 étapes :

1.
2.
3.
4.
5.
6.

→ Exercice :

Divisez la classe en 5 groupes et rédigez l'introduction d'une dizaine de lignes d'une nouvelle fantastique !

J'intègre des indices dans mon texte

Intègre dans ce texte réaliste trois indices qui laissent présager qu'il y aura un événement surnaturel.

Je suis le chemin habituel qui me conduit de Schaerbeek à la place Madou. Après la chaussée de Haecht, j'emprunte la rue du Méridien. C'est l'été. Des enfants rieurs jouent sur les trottoirs: les vélos qui filent, les ballons qui roulent, les galopades me ralentissent. Les mères discutent sur le pas des portes, camouflées, malgré la chaleur, dans des vêtements amples, le foulard noué sur la tête dissimulant souvent, je le sais, de superbes chevelures. Dans les cafés, les hommes sont attablés autour de tasses de café fort ou de thé. J'avance vite. Je suis en retard. Je fixe à peine les gens que je croise. J'adore marcher, surtout dans ces rues grouillantes, remplies d'un peuple joyeux et bruyant qui ouvre grandes portes et fenêtres au premier rayon de soleil.

Franck ANDRIAT, La ruelle sans nom, in Bruxelles Fantastique, Centre d'Art d'Ixelles, 1991

J'insère le doute

Pour mettre en évidence l'incertitude du personnage, réécris l'extrait ci-dessous en privilégiant l'indicatif conditionnel présent et en y insérant des mots et expressions que tu trouveras dans cette liste: croire, penser, trouver, avoir l'impression, être sûr, se douter, supposer, apparemment, sans aucun doute, peut-être, il semble, il est probable, il se peut que.

J'apprends à décrire une ambiance inquiétante

Tu as remarqué que le héros d'un récit fantastique est souvent plongé dans un univers inquiétant et que son angoisse naît du décor ou des personnages rencontrés.

À partir des éléments suivants:

Il fait nuit. Un automobiliste s'est perdu sur une petite route de campagne. Il cherche un lieu pour dormir et il découvre un manoir...

- a) écris la description du manoir en intégrant les mots suivants: Domaine du Val, cheminée, candélabres, ocre, opaline, escaliers d'acajou, tapis d'orient, velours
- b) intègre trois mots ou expressions d'étonnement parmi celles-ci: étonner, surpris, incroyable, bouche bée, avoir le souffle coupé, écarquiller les yeux
- c) retravaille enfin ton texte en intégrant trois expressions d'angoisse parmi celles-ci: épouvanter, angoisse, terrifier, être pétrifié, terroriser, effroi, horreur.

J'intègre le vocabulaire de la peur et de la surprise dans mon texte

LA PEUR [nom]

La **peur** d'Anne Frank dans sa cachette était malheureusement justifiée.

DÉF. : État émotif violent causé par un danger immédiat ou à venir = la crainte, la frayeur, la terreur, l'appréhension ≠ la bravoure, le courage, l'intrépidité.

- Famille - Un petit garçon **apeuré**: qui a très peur - Il se blottit **peureusement** contre sa mère - Un garçon **peureux**: craintif, poltron (CARACTÈRE).
- Expressions - **A voir une peur bleue, être vert de peur, être mort de peur**: éprouver une peur très forte ≠ rester impavide - **En être quitte pour la peur**: avoir échappé à un danger - **A voir plus de peur que de mal**.
- Locutions - **De peur que la police n'arrive** : de crainte que - **Avoir peur que la police n'arrive** - **De peur de déranger** - **A voir peur de déranger**.

LA SURPRISE [nom]

1. La **surprise** de Mélanie a été complète quand elle a appris que Victor lui offrait un voyage "en amoureux".

DÉF. : Sentiment ou émotion causé par un événement inattendu, imprévu = l'étonnement, la stupéfaction, l'ébahissement.

2. Arthur aime bien les **surprises**.

DÉF. : Événements inattendus, généralement agréables (une visite, un cadeau, etc.).

- Famille - Être **surpris**: stupéfait, interdit, abasourdi, médusé, ébahi - **Surprendre un secret** : le découvrir - Surprendre quelqu'un : arriver à l'improviste, sans être attendu, ou prendre quelqu'un (un voleur...) sur le fait - Des progrès **surprenants**: étonnants - Une **surprise-partie**: réunion qui n'était pas prévue; puis réunion dansante.
- Expression - **Surprendre l'ennemi** : l'attaquer par surprise, quand il ne s'y attend pas.
- Locution - **La surprise du chef** : un plat extraordinaire qu'offre un restaurateur, d'où: une chose tout à fait inattendue.

Testez-vous!

1. La confusion

- | | |
|--|--------------------------|
| a. état de trouble causé par une maladresse que l'on a commise | <input type="checkbox"/> |
| b. grande tristesse à la suite d'un deuil | <input type="checkbox"/> |
| c. état de joie intense | <input type="checkbox"/> |
| d. sens ignoré | <input type="checkbox"/> |

2. La consternation:

- | | |
|---|--------------------------|
| a. abattement et tristesse à la suite d'une mauvaise nouvelle | <input type="checkbox"/> |
| b. admiration devant une oeuvre d'art | <input type="checkbox"/> |
| c. contemplation du ciel ou d'un paysage | <input type="checkbox"/> |
| d. sens ignoré | <input type="checkbox"/> |

3. L'épouvante:

- a. très grand espoir
- b. état de dépression
- c. très grande peur
- d. sens ignoré

4. La honte:

- a. sentiment de mécontentement de soi ou d'infériorité devant les autres
- b. désir de fuir
- c. sentiment de supériorité
- d. sens ignoré

5. La perplexité:

- a. complication des rapports entre les personnes dans un groupe
- b. embarras devant une décision à prendre
- c. désir qu'un bon moment dure longtemps
- d. sens ignoré

6. Le remords:

- a. désir de faire revivre les bons moments du passé
- b. agitation, trouble, parce qu'on a mal agi
- c. fuite de la réalité dans le rêve
- d. sens ignoré

7. La stupéfaction:

- a. grande finesse pour comprendre les choses
- b. manque d'intérêt
- c. très grand étonnement
- d. sens ignoré

Utilisez vos connaissances !

A l'aide des définitions en italiques, complétez chaque phrase avec l'un des mots placés dans l'encadré ci-dessous. Attention aux accords !

☞ l'anxiété ☞ le désir ☞ la honte ☞ le remords ☞ l'anxiété ☞ l'émerveillement ☞ l'inquiétude ☞ la satisfaction ☞ la confusion ☞ l'envie ☞ la panique ☞ le soulagement
☞ la consternation ☞ l'épouvante ☞ la perplexité ☞ la stupéfaction ☞ la crainte ☞ la frayeur ☞ le regret ☞ la terreur

1. Peur à la pensée de ce qui peut arriver.

Au départ, c'est sans.....que Marcel décide de faire une fugue dans la montagne.

2. Agitation causée par la crainte, l'incertitude, l'appréhension.

L'.....s'empara de Marcel, lorsqu'il s'aperçut qu'il était perdu dans les collines.

3. Grande inquiétude due à l'attente, à l'incertitude.

L'.....grandit chez les parents de Marcel, qui est perdu dans la montagne.

4. Envie très forte que ce qu'on souhaite se réalise.

Le plus cher.....de Marcel est de rester à La Bastide Neuve avec Lili.

5. Très grande admiration, éblouissement, enchantement.

L'.....de Marcel devant ses «chères collines» ne faiblit jamais.

6. Souhait très vif de posséder un objet ou de faire quelque chose.

Paul, le frère de Marcel, a toujours.....de courir les collines avec lui et Lili.

7. Sentiment pénible parce qu'un souhait ne s'est pas réalisé ou parce qu'on doit quitter ce qu'on aime.

Le.....envahit Marcel lorsqu'il s'éloigne de La Bastide Neuve pour rentrer à Marseille.

8. Plaisir que l'on éprouve quand ce qu'on souhaitait arrive ou quand on obtient ce qu'on désirait.

Quelle.....pour Marcel d'apprendre qu'il reviendra passer Noël à La Bastide!

9. Sentiment très pénible qu'on éprouve quand on est mécontent de ce qu'on a fait ou quand on se sent inférieur.

Marcel a parfois.....quand il se laisse mener par le bout du nez par Isabelle.

10. Très grande inquiétude qui serre la gorge, créant un malaise physique.

L'.....de Marcel augmente quand le condor se rapproche.

11. Sentiment d'être débarrassé d'une souffrance, d'un souci.

Quel.....pour Joseph et Augustine lorsque Marcel rentre de sa fugue au petit matin!

12. Peur très violente qui fait perdre la tête.

Lorsque Marcel voit le grand-duc dans sa grotte, il est saisi d'.....

13. Accablement, tristesse profonde.

La mort d'Augustine, la mère de Marcel, plonge toute la famille dans la

14. Peur subite et violente qui entraîne un groupe à fuir en désordre.

Lorsque le condor fond sur la compagnie de perdrix, il sème la parmi elles.

15. Gêne causée par une maladresse qu'on a commise ou par un excès de timidité.

Lili le braconnier est rouge de lorsqu'il mange pour la première fois chez des gens de la ville.

16. Peur violente causée par le sentiment d'une menace toute proche.

Même Lili a été saisi de quand il a senti le grand-duc aussi près de lui.

17. Embarras qui vient de ce qu'on ne sait pas quelle décision prendre.

Joseph est dans une grande.....: est-il bien raisonnable de revenir à La Bastide à Noël?

18. Peur extrême qui paralyse.

La, fige tout d'abord Marcel face au condor; puis il prépare sa défense.

19. Malaise moral causé par la conscience d'avoir mal agi.

Après avoir fui dans les collines, Marcel est pris de....., et revient chez lui.

20. Étonnement si profond qu'il empêche toute réaction.

Marcel apprend avec.....que son père lui a menti, qu'il part à la chasse sans lui.

Contrôlez vos connaissances

1. Placez les mots suivants dans le texte ci-dessous. Vous devez évidemment conjuguer les verbes et accorder les adjectifs:

S'affoler - s'alarmer - angoisse - anxiété - anxieux - embarrassé - s'inquiéter - redouter - soulagement.

Arthur n'est pas rentré après la classe. D'abord, Mélanie ne.....1 pas. Elle se dit qu'elle n'a pas de raison de.....2. Mais, le temps passant, elle devient3. Puis son4 se transforme en.....5. Elle..... 6 qu'Arthur n'ait eu un accident, et lorsqu'elle entend la sirène des pompiers elle.....7, au lieu de téléphoner à l'école ou chez Amandine, chez qui Arthur est peut-être passé. C'est alors que celui-ci arrive assez8 d'être resté jouer au ballon si longtemps. Mais quel..... 9 pour Mélanie!

2. Les mots suivants expriment les effets de la surprise ou de l'embarras. Mettez le mot juste à la bonne place:

Abasourdi - ahuri - atterré - confus - consterné - déconcerté - décontenancé - désorienté - ébahi - interdit - emprunté - gêné - médusé - saisi - stupéfait.

Parfois plusieurs mots peuvent convenir.

a. Il est tellement étonné qu'il ouvre de grands yeux: il est

b. Il ne sait plus quoi faire car ce qu'il avait projeté n'est pas possible: il est ou

- c. Il a perdu son assurance devant la mauvaise humeur de son employeur: il est
- d. Il vient d'apprendre une mauvaise nouvelle: il estou
- e. Ce qu'on lui annonce est tellement surprenant qu'il ne comprend pas ce qu'on lui dit: il est.....
- f. Il est tellement intimidé qu'il ne sait comment se tenir: il a l'air
- g. Son étonnement est si grand qu'il est comme paralysé: il est.....ou
- ou.....ou..... ou
- h. Il a honte de sa maladresse: il est.....ou

3. Les degrés de la peur

Avec les 10 mots suivants qui expriment, tous, des formes de PEUR, formez des couples de mots où les 2 mots indiquent à peu près le même degré de peur. Faites une liste de ces couples de mots en les classant du plus faible au plus fort.

angoisse - anxiété - appréhension - crainte - effroi - épouvante - frayeur horreur - panique – terreur

Des exceptions à la règle !

Pour le plaisir, pars à la découverte des derniers exemples du parcours. A toi de déterminer à quel genre ils appartiennent...

Gaston Compère

Prends note de la présentation de l'auteur et lis la nouvelle suivante.

Reperiens quem devoret

Je souffle dans mes doigts. Si j'aime entendre le sifflement de mon haleine pressée, c'est que je sais qu'il incommoder mes voisins de classe, tristes potaches, diabolins hagards, que terrorise le Trismégiste de service (ainsi appelons-nous nos maîtres). Je regarde d'un œil vague, sur le pupitre, le papier, la plume, l'encrier. Je m'ennuie. Les petits macèrent dans r ennui. Les moins petits aussi, si j'en juge par la mine du tyran. Je m'ennuie. Je rêve: la porte s'ouvre, je me rue dehors, je hurle, la bouche en feu, les joues en feu, les yeux en feu, je galope, fou: les conquêtes, à moi les conquêtes! Tout ce que l'on m'a enseigné, sur le coup oublié! Course extravagante, hilare, furieuse. Mes halètements me corrodent toute la tête; mes paupières saignent, et mes oreilles, et mes narines; j'ai faim; je me mange la langue; sur mes lèvres fume mon sang. Je rêve.

Les coudes sur sa chaire, le maître se cure les narines. Je l'admire d'être le maître. Je le hais d'être le maître. Je m'ennuie. Les petits grattent, se grattent; les plumes crient, les ongles crissent. Bruit, pétulance. Tous à faire le diable à quatre! Tous à vouloir s'instruire, tous! Je m'ennuie. Il m'arrive de bâiller bruyamment. L'auriculaire du maître lui est entré tout entier dans le nez. Par les fenêtres ouvertes, je regarde dehors les grandes flammes, l'éternel été en délire. Je veux sortir. Je n'ose sortir. La lumière de feu m'engourdit. Je ne me sens pas glisser dans le sommeil. Mon voisin me réveille d'un coup de coude. La classe rit horriblement de ma tête qu'une grimace ratatine.

Le maître me parle. Il me faut répéter quelque chose: la question d'un des crétins qui m'entourent. Le maître ricane en flairant son auriculaire.

- Votre condisciple voudrait savoir s'il est possible à l'homme... à l'homme...

Il agite maintenant son index écarlate, non sans une coquetterie de pédant omniscient.

- Le nom scientifique de l'homme? Voyons... Sonnillon? Un cancre à nonne:

- Homo omnitelevicens.

- Quelle génération! Chaque année une classe plus bête! Ah, c'est gai, je vous jure! Homo... (il crie): Homo sapi-ens! Répétez! Tous!

Toute la classe d'un seul élan, répète deux, trois, quatre, cinq, six fois, à chaque ordre du Trismégiste.

- Une septième et dernière fois! enjoint-il. Et hurlez!

On hurle. J'entends vibrer les vitres. Je suis bien réveillé. J'ai faim. Je n'espère rien d'autre que d'être oublié dans le vacarme. Je sais que je m'abuse. Je n'ai pas tort: ce Trismégiste est le plus terrible de ceux que je connais.

- Non, non, je ne vous oublie pas! fait-il en me fixant. Voici: votre condisciple voudrait savoir s'il est possible à l'homme... à l'homo sapiens... de sortir des limites que lui assignent les différents facteurs dont je vous ai parlé tantôt. Votre avis, mon jeune ami?

Je n'en ai pas.

- Désirez-vous que votre condisciple répète sa question?

Je ne réponds pas. J'ai faim. J'ai sommeil. Je désire sortir. La clique de potaches ricane elle aussi, plus cruelle que le maître, plus méprisante que lui. Elle a des yeux fauves, des bouches de flamme. Elle m'ennuie. Je m'ennuie. J'ai faim. Le maître me laisse à ma paresse, à mon ennui, à mes rêves de glouton.

Je jouis d'une réputation de demeuré. Réputation que je me suis sourdement fabriquée. Réputation bien agréable: on se désintéresse de moi le plus souvent. Ah, le bel été! les ruelles en feu, les maisons ardentes, la campagne torrifiée, et les proies, les proies... que de proies... Je rêve.

Tout à coup... il ne se passe jamais rien dans cette horrible classe. n'y entre personne d'autre que nous, et cette affreuse sorcière des fins de journée, armée de son balai, la femme de peine j'imagine. Le maître s'est levé, a fermé les fenêtres. Les voilà pleines des rires rouges de l'été, de faces sauvages qui hurlent en silence. Tout à coup... D'où vient-elle... la petite bête blanche, immobile sur ma feuille blanche? Par où a-t-elle pénétré dans notre enfer? Je me sens soudain dispos, affamé sans doute, plus que jamais affamé, mais curieux. Oh, curieux! D'une curiosité plus dévorante que ma faim!

J'observe la petite bête blanche. On en parle souvent à l'école. Je n'en ai jamais vu de vivante. Elle vit, je suis certain qu'elle vit! Je la pousse du bout de ma plume: elle a, un rien de temps, une gesticulation des plus risibles. Elle doit avoir peur: je ne peux expliquer autrement son immobilité. Je veux la voir s'agiter. Je lui enfonce ma plume dans le corps, par-ci, par-là, un peu

au hasard. Elle se tortille si drôlement que j'en éprouve un plaisir délicieux. Elle crie, mais peut-on appeler cris ces couinements presque imperceptibles?

Je manque de fantaisie. Invariablement sur mes copies: manque d'imagination. Tout de même j'en ai plus que le maître peut le croire. Je laisse la petite bête blanche, maintenant zébrée de rouge, reprendre souffle. La classe crépite. Les crétins suent sur leur feuille, grommelant, hargneux. Je rêve d'un œil; l'autre surveille ma victime. L'immerger dans l'encre? Charmante idée. Trop radicale: je veux jouer le plus longtemps possible. Je plonge dans l'encrier ma plume tout entière, la retire. Je l'incline; une goutte d'encre s'arrondit en tremblant. Je compte transformer ma prisonnière en petite bête noire. La goutte d'encre tombe trop tôt. La bestiole a bondi - un bond ridicule -, basculé, roulé. Pour l'instant elle semble hypnotisée par le pâté bourbeux. Puis elle se met à en longer le périmètre en s'agitant de la façon la plus cocasse. Pour porter tant d'intérêt à ce pâté, il faut qu'elle ne m'ait pas aperçu, me dis-je. Je suis grand. Je suis immense. Par conséquent informe pour une créature de cette dimension. Je ris en moi-même, certain de ma force, sûr de ma ruse.

Elle tourne toujours, l'innocente. Ce doit être pour elle un curieux paquet de noir dans l'immensité flamboyante de l'été.

Je ne suis point quelqu'un à vivre heureux: déjà je recommence à m'ennuyer. Et cela même dans la conscience de ma souveraineté. Il me vient l'envie de lui arracher une patte. Je réussis à patienter. Bien m'en prend: la petite bête blanche commence de courir, affolée, sur la feuille où les flammes du dehors courent en reflets fauves. La plume la renvoie cruellement à la tache d'encre. Elle pirouette, culbute, s'étale, se convulse, freine de toute sa peau, cherchant d'où viennent les coups, furieuse, épouvantée, - mais moins épouvantée, semble-t-il, des coups que de la tache d'encre: s'est-elle aperçue qu'on veut la noyer avant qu'elle ne soit sèche?

J'entends parler le maître, très loin de moi. Le sabot de mon voisin me blesse la cheville. Je comprends aussitôt que le maître me parle. Il me persécute, il a résolu de me persécuter!

- C'est la dernière fois, dit-il, que je vous fais la grâce de répéter ma question. Quoi? la science que je m'exténue à vous donner vous semble-t-elle à ce point dénuée d'intérêt?

Je vagis doucement, l'air hagard.

- Auriez-vous l'obligeance, mon jeune ami, de répéter la question que votre condisciple a formulée au début de cette leçon? Je vous rappelle qu'il s'agit de l'homo sapiens.

Je me tais. À vrai dire, c'est à peine si j'ai compris les paroles du maître. Le manège de la petite bête blanche m'intrigue au point que... Au diable, l'odieux Trismégiste! Ce manège fiévreux, insensé! Plusieurs fois déjà elle a trempé la main dans le pâté d'encre et trace sur la feuille une ligne brisée. Trois fragments égaux sont déjà tracés. J'entends qu'on prononce mon nom; je n'y prends pas garde. Je cherche à me rappeler le sujet de la dernière leçon. Je me souviens de l'expression: figure géométrique. J'éclate de rire. Du feu m'emplit les narines. On hurle mon nom. La petite bête blanche commence son cinquième côté, celui qui ferme la figure, quand le mot que je cherche sans trop m'en rendre compte m'explose dans la tête. Je crie: « Pentacle ! Pentacle ! » et n'ai que le temps de transpercer de la plume la petite bête blanche. La feuille est éclaboussée d'un peu de rouge. J'approche de ma bouche ma victime enferrée. Ma salive suinte et fume. Un tapage inattendu m'assourdit. Je sors de moi-même; mes yeux s'ouvrent. Toute la classe me fixe, et le Trismégiste du haut de sa triple grandeur. L'envie leur rétrécit les yeux.

- Apportez-moi cela! enjoint le maître d'une voix rauque, que fait trembler un désir coléreux.

Je ne me lève pas. Je prends mon sourire le plus stupide.

- Appor...

Il ne peut achever sa phrase. De fureur il laisse échapper de sa bouche un jet de flamme sulfureuse. Je suis entouré de feu, d'étincelles, de fumée. Ma proie vaut bien quelques poils roussis. D'un coup rapide de la gueule, je happe ma victime.

Le soupir de la classe me fit connaître une volupté aussi délicieuse que la chair de l'homme entre mes molaires.

COMPÈRE G. , *Reperiens quem devoret*, in *La femme de Putiphar*, Espace Nord, 1995

- a) **Souligne les mots de vocabulaire incompris et cherches-en la définition.**
- b) **Quel est le champ lexical dominant ? Relève quelques termes en exemples.**
- c) **Que nous apprend la dernière ligne du texte ?**
- d) **Quelle conclusion tires-tu de ta première lecture ?**
- e) **Comment appelle-t-on ce genre de texte ?**
- f) **Qu'est-ce que le sens propre et le sens figuré ?**



Pou réaliser cet exercice, aide-toi de la fiche 4 : utiliser le mot juste

Jacques Sternberg

Les 3 textes sont issus du recueil suivant : STERNBERG J., *188 contes à régler*, Denoël, 1988-1998.

Le désert

C'est au milieu du XXII^e siècle que des êtres intelligents surgirent du fond de l'espace pour aborder sur la Terre qu'ils savaient dévastée de fond en comble par une guerre atomique remontant au début du XXI^e siècle.

Le spectacle dépassait ce qu'ils auraient pu imaginer. Non seulement il ne restait plus de survivant de la race terrienne, mais aucune ville, aucun vestige d'architecture n'avait résisté au grand souffle nucléaire. Tout avait été réduit en cendres, aplani, changé en désert de mort et de grisaille.

Mais, à plusieurs endroits assez éloignés les uns des autres, les visiteurs découvrirent de profondes caves dont les blindages presque intacts avaient été mis à nu par les ravageuses explosions. Ils les forcèrent, se retrouvèrent partout cernés par des tonnes de papier découpé en rectangles, soigneusement rangés; écrasés par des amoncellements de blocs de couleur jaune, très lourds, tous semblables entre eux, empilés les uns sur les autres. Et c'est en vain qu'ils essayèrent de comprendre la signification, occulte ou non, de ces murailles souterraines protégées avec tant d'ingéniosité et d'âpre prudence.

Le choix

De toutes les races de la Galaxie 4G, les Aldruses de la calme planète Aldrar semblaient les plus doux, les plus pacifiques. Et, ce qui ne gâchait rien, les plus évolués. Les voyages interplanétaires leur étaient familiers depuis des siècles et ils avaient abordé sur bien des mondes lointains, en simples touristes avides de connaissances. Sans jamais la moindre idée de conquête ou de profit, notions qui leur étaient inconnues.

Comme ils allaient de plus en plus loin, ils en arrivèrent à pénétrer dans notre système solaire. Et sans hésiter, ils négligèrent les planètes inhabitables pour foncer vers la Terre. Qui, vue de haut, à bord de leur astronef de croisière, leur parut pittoresque, accueillante et garnie d'une nature indiscutablement fort variée.

Ils choisirent pour atterrir une région tropicale de jungle luxuriante, criblée de plans d'eau, de montagnes et de hauts plateaux où se poser serait facile. Toute la contrée paraissait vierge de villes et ils préféraient cela pour un premier contact. Aborder en dehors de quelque centre urbain leur avait toujours paru une règle élémentaire de prudence, surtout qu'ils ne savaient même pas se servir d'un pistolet à eau ou d'un couteau.

Il leur fallut atteindre le sol pour voir l'environnement se métamorphoser à leurs yeux et les laisser muets, transis de stupeur, devant un spectacle auquel ils ne comprenaient absolument rien. Sur leur flanc gauche, toute une forêt venait d'exploser en un seul gigantesque chaos de flammes. Sur leur flanc droit, des hommes hagards tentaient de traverser une rizière bourbier et presque tous s'écroulaient déchiquetés par des rafales d'invisibles mitrailleuses, hurlant et titubant, disloqués, ensanglantés, broyés dans un vacarme d'apocalypse. Sur le plateau, des hélicoptères atterrisaient pour s'ouvrir par l'avant et dégueuler des canons, des hommes, des armes lourdes tandis que d'autres hélicoptères aussi bruyants embarquaient, avec la frénésie de la panique, des mutilés en sang, des morceaux d'hommes et des cadavres enfermés dans des sacs poubelle.

Le tumulte était si intense que personne ne remarqua l'arrivée des Aldruses tombés du ciel, venus de si loin. Ce ciel qu'ils regagnèrent sans perdre une seconde, fonçant loin de ce brasier aberrant sans demander leur reste.

Manque de chance, ils avaient débarqué en plein centre d'un théâtre opérationnel, au cœur même d'une sauvage embuscade, événement banal d'une journée de guerre comme une autre. Mais cela, ils ne le comprirent jamais puisque tout concept de meurtre leur était étranger.

Le déserteur

Pacifiste convaincu, il l'avait toujours été. Mobilisé à l'âge de vingt-deux ans au début d'une guerre mondiale, il avait en vain tenté de passer pour un objecteur de conscience et s'en était tiré par miracle en désertant le front pour regagner un pays neutre.

Il fut donc assez surpris le jour où il vit dans un livre d'histoire sa photo au-dessus de son nom dans un encadré qui annonçait sa mort exemplaire au champ d'honneur alors qu'il menait ses hommes au combat avec le grade de capitaine.

Il referma le livre, lut le titre et vit qu'il avait entre les mains un Précis d'histoire du Futur.

La poésie fantastique

Le texte suivant est un poème écrit par Baudelaire (poète du 19^e siècle), issu du recueil *Les Fleurs du mal*.

Montre que Gaston Compère s'est sans doute inspiré de ce poème pour écrire *Reperiens quem devoret* en repérant des similitudes.

Au lecteur

Nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches;
Nous nous faisons payer grassement nos aveux,
Et nous rentrons gaiement dans le chemin bourbeux,
Croyant par de vils pleurs laver toutes nos taches.

Sur l'oreiller du mal c'est Satan Trismégiste

Qui berce longuement notre esprit enchanté,
Et le riche métal de notre volonté
Est tout vaporisé par ce savant chimiste.

C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent!
Aux objets répugnants nous trouvons des appas;

Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

Ainsi qu'un débauché pauvre qui baise et mange
Le sein martyrisé d'une antique catin,
Nous volons au passage un plaisir clandestin
Que nous pressons bien fort comme une vieille
orange.

Serré, fourmillant, comme un million d'helminthes,
Dans nos cerveaux ribote un peuple de Démons,
Et, quand nous respirons, la Mort dans nos poumons
Descend, fleuve invisible, avec de sourdes plaintes.

Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie,
N'ont pas encor brodé de leurs plaisants dessins
Le canevas banal de nos piteux destins,
C'est que notre âme, hélas! n'est pas assez hardie.

Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,
Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,
Les monstres glapissants, hurlants, grognants,
rampants,
Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde!
Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,
Il ferait volontiers de la terre un débris
Et dans un bâillement avalerait le monde;

C'est l'Ennui! - l'œil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,
Hypocrite lecteur, - mon semblable, - mon frère!

Baudelaire, in *Les fleurs du mal*

➔ **Au regard de ce que nous venons de découvrir, essaie de donner une définition de l'intertextualité.**

.....
.....